

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME XXIV — N° 1
MAI 1946

SOMMAIRE

Réception de MM. Braun, Thiry et Delbouille :

Discours de M. Charles Bernard	5
Discours de M. Thomas Braun	33
Discours de M. Marcel Thiry	40
Discours de M. Maurice Delbouille	48

Chronique :

Elections	58
Dons et Legs	58
La Commission de l'Édition	58
Concours scolaire	58
Le Prix Counson	58
Le Statut des Académies	59

Annexe :

Rapport du jury chargé de régler l'attribution du Prix biennal de Littérature wallonne (2 ^e période 1938-1943 — Prose).....	61
--	----

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME XXIV — N° 1
MAI 1946

BRUXELLES, PALAIS DES ACADEMIES
LIÈGE, H. VAILLANT-CARMANNE, IMPRIMEUR DE L'ACADEMIE

SÉANCE PUBLIQUE DU 15 AVRIL 1946

La séance est ouverte à 3 heures, sous la présidence de M. Valère Gille, directeur.

Réception de MM. T. Braun, M. Thiry et M. Delbouille

Discours de M. Charles Bernard, Secrétaire perpétuel

Messieurs,

Après cinq années d'interruption, l'Académie reprend la tradition de ses séances publiques. Si on n'imagine pas qu'elle eût pu, au cours de ces cinq années, procéder à l'élection de nouveaux membres, un haut devoir de convenance lui dictait aussi de surseoir à la réception officielle de ceux qui n'avaient pas encore reçu cette consécration. Et tout de suite je vous dois des excuses. Des excuses au nom de l'Académie et en mon nom personnel. En des circonstances normales vous eussiez été reçus séparément par celui de nos confrères qui non seulement eût été à même d'apprécier le mieux vos mérites littéraires, mais à qui l'amitié eût permis aussi de mieux louer vos vertus et de tracer ce portrait moral que seulement une longue intimité permet de faire ressemblant.

Je regrette profondément qu'il n'en soit pas ainsi et que ce soit celui qui doit à la bienveillance de ses confrères d'occuper ce fauteuil, qu'incombe le devoir de vous recevoir ensemble. Comment ne pas m'y montrer inégal quand je pense à des talents si remarquables et si divers, à des formations si différentes, à des hommes qui accusent si fortement l'empreinte du milieu dont ils sont issus et auquel, en retour, ils impriment la marque de leur personnalité. Mais si l'amitié peut être aussi faite de sympathie

profonde et de haute estime, dès lors, surtout, que les échauffe la flamme de l'admiration, c'est sous ce triple signe que j'entreprends une tâche à laquelle j'étais si peu préparé.

Monsieur Thomas Braun, vous êtes poète. Nous ne connaissons dans cette enceinte que le poète, mais ce serait bien mal le connaître si nous ne savions qu'au dehors on vous appelle Monsieur le Bâtonnier. Je ne pousserai pas l'impertinence au point d'y voir une antinomie, ni surtout le scandale jusqu'à dire une incompatibilité. Mais ceux qu'on a appelés les poètes maudits, l'exemple encore si vivant dans mon souvenir et le vôtre de Paul Verlaine et d'Arthur Rimbaud, ont formé du poète une image qui peut-être nous est devenue trop familière. Et cependant il est des berceaux devant lesquels expirent les blasphèmes que Baudelaire, cet autre grand foudroyé, a prêté à la porteuse d'un détestable fruit. Sur votre berceau, Monsieur, nous imaginons la fée au chapeau de clarté, de l'admirable évocation mallarméenne, qui sur vos beaux sommeils d'enfant gâté passait

*Laisant toujours de ses mains mal fermées,
Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées.*

Je m'excuse de ce que cette image peut avoir de profane, mais c'est vous-même qui en avez ratifié le sens en la transposant au plan chrétien dans votre *Invocation à mon Ange Gardien* :

*Je veux te rendre grâce au milieu de ma vie,
ô mon cher compagnon qui m'as sauvé
dans les moindres périls de la route gravie...
Pas un jour, loin de moi, tu ne t'es attardé.
Sur mon berceau de mousseline
Tu secouais tes plumes fines...*

Que d'enfants grandis sous de si heureux auspices ont perdu le souvenir de ces bouquets, bouquets d'étoiles ou de plumes fines, qu'importe, et jusqu'à celui de leur parfum. Vous, au cours d'une carrière brillante d'avocat, en marchant

de succès en succès dont retentit encore le prétoire, vous n'avez jamais répudié ce don de votre enfance. Douces étoiles, précieusement recueillies au fond de votre rêve le plus intime, vous avez fait votre haschis de leur odeur de violette. Et si souvent vos confrères du barreau doivent se demander où vous puisez cette humeur enjouée, cette bonne grâce qui caractérise tous vos actes et tant de qualités qui se résument dans la seule que revendiquassent les dieux, la jeunesse, je crois bien que c'est là qu'il faut en chercher le secret.

Thomas Braun, j'ai l'honneur, Monsieur, de parler de votre aïeul, était un émigré de l'Eiffel dont Mgr Namèche avait sollicité le concours pour la réorganisation des études scolaires dans notre pays. Inspecteur des Ecoles Normales de l'Etat, son *Manuel de Pédagogie et de Méthodologie* disciplina des générations d'instituteurs. Votre père qu'on n'appelait jamais autrement que Monsieur Alexandre Braun, fut une gloire de ce barreau bruxellois où vous lui succédâtes dans l'illustration comme dans les honneurs. Mais ce n'est pas seulement l'avocature qui est de tradition dans votre famille. La poésie y marche de pair avec elle et ce n'est pas la moindre grâce qui vous ait été départie de voir un tendre fils paré du vert laurier. Ce que l'on sait moins c'est que Monsieur Alexandre Braun était poète lui aussi. L'odieuse invasion de 1914 l'avait jeté dans un trouble dont nous trouvons l'écho dans une plaquette anonyme :

*Certes le sang rhénan qui dans mes veines passe,
M'a fait jadis l'enfant lointain d'une autre race...*

.....
*Mais le sang n'est pas tout et mon âme est pétrie
De tes sucs maternels, de ton levain sacré
Terre où je vis le jour...*

Sans doute ces vers sont l'expression d'une indignation généreuse. Mais cette fois je ne dirai plus que vous aviez de qui tenir...

Louvain trouva en vous un étudiant rangé et studieux, mais sans brillant, ajoutent les contemporains. Vos premiers vers imitaient François Fabié. Vous fondâtes un journal : *L'Escholier*. Comment vous fîtes est un secret qui ne sera jamais pénétré, mais chose admirable à dire, vous en tirâtes des droits d'auteur avec lesquels vous achetâtes une carabine de chasse qui portait incrustée dans sa crosse une plaquette de métal avec l'inscription : *L'Escholier*, et vous l'emportâtes dans vos vacances ardennaises. Ah ! oui, ce cher Edmond de Bruyn avait bien raison de dire de vous : « Thomas, mais c'est un braconnier sous les espèces d'un enfant de chœur ! »

C'est sous l'égide de ce charmant compagnon que vous lisiez le *Réveil*, le *Mercur de France*, la *Revue Blanche*, l'*Imagier*. En 1897 Edmond de Bruyn avait fondé le *Spectateur Catholique* qui se recommandait des plus hautes relations françaises et étrangères, Mithouard, Maurice Denis, Remy de Gourmont, Francis Jammes. C'est dans le numéro de mai 1897, du *Spectateur*, que vous publiâtes, votre premier bon poème : *La Bénédiction du Cierge Pascal* composé un samedi saint aux offices de l'abbaye de Maredsous. Vous le jugeâtes digne d'être inséré sous une forme modifiée et raccourcie dans votre *Livre des Bénédictions*. Vous ne donnâtes au *Spectateur Catholique* qu'un autre poème : *La Bénédiction des Presses d'Imprimerie* qui parut en 1900 un peu après votre mariage.

Ce mariage vous fit changer de milieu mais non de climat. M. Emile Van Mons avait deux filles, exquisés créatures qui avaient inspiré à Théo Van Rysselberghe ses deux meilleurs portraits. Des liens de cousinage et aussi ceux d'une solide camaraderie unissaient Van Mons et Verhaeren qui s'appelaient mutuellement « les petits vieux ». Verhaeren qui trouvait de l'avenir à tous les débutants, et cette fois il ne s'était pas trompé, vous présenta aux Van Mons, à une de ces matinées littéraires du Théâtre du Parc dont ils étaient assidus et, peu de temps après, vous vous installiez rue des Chevaliers, dans un hôtel voisin de celui de votre beau-père. Van Mons dont je viens de vous dire l'intimité

avec Verhaeren et qui rencontrait Georges Rodenbach à Blankenberghe, était le grand ami des poètes. Il les lisait pour son plaisir... Et quels poètes ! Verlaine, Mallarmé, Jules Laforgue. Aussi lui passait-on volontiers la manie qu'il avait de faire des calembours. C'est en sa compagnie que vous acquîtes du charme, de la liberté et que se réveilla en vous cette chose inséparable du don poétique et qui est également un don, la fantaisie.

Vous aviez pris votre inscription au barreau en 1901. Quant à ceux qui voudraient vous suivre dans cette autre carrière où se déploierent vos qualités d'ordre, d'organisation, de soin scrupuleux servies par un sens très avisé des affaires, je les renvoie à la plaquette : *Les vingt-cinq ans de Barreau de M^e Thomas Braun* où ils trouveront le *Compliment* qui vous fut adressé par M^e Alfred Dorff. Vos confrères vous élurent au bâtonnat en 1935. Enfin, malgré la prophétie de Verhaeren qui vous adressa cette apostrophe : « Toi qui vis aujourd'hui libre et fort en Ardenne, dire qu'un jour... » vous ne fîtes pas de politique.

L'Ardenne, votre inspiratrice. Enfant, vous alliez voir le grand-oncle Mersch, contrôleur des douanes à Bagimont au sud de Bouillon. Ce fut votre premier contact avec une terre à laquelle vous lie une alliance sacrée. Vous passez successivement vos vacances à Resteigne et à Féragé. Vous chassez, vous fumez le tabac de la Semois. Marié, vous achetez le petit domaine de Maissin que vous arrondissez, patient assembleur de terres. Vous ne faites ainsi qu'affermir votre sens de la continuité, de ce qui dure. Jamais vous n'avez songé à unir votre destin au *Bateau Ivre* d'Arthur Rimbaud. C'est en feuilletant un album de timbres-poste que vous avez respiré les odeurs de l'Asie et pu dire :

Comme Colomb, enfin, j'arrive en Amérique.

La philatélie a connu ces dernières années une fortune considérable et non exempte de sordidité. Mais vous en avez fait une Muse.

Votre œuvre est une des plus précieuses, dans sa simplicité, qui enrichissent une littérature dont les quartiers remontent

à Froissard et Chastellain, mais qui n'a pris conscience d'elle-même qu'à l'aube du mouvement qu'au delà d'une terminologie limitative d'école, on désigne sous le nom de Jeune Belgique. Parmi tant de poètes qui l'ont illustrée, peu nombreux sont ceux qui comme vous ont porté à son point d'équilibre l'universalité et le charme du terroir. C'est de celui-ci que vous avez tiré ce naturisme qui vous donne audience auprès de tous ceux que la communauté du langage roman frappe du même sceau. Ayant apporté votre part qui est grande au patrimoine spirituel national, vous avez cousu au royal manteau des lettres françaises un joyau dont la modestie garantit le bon aloi.

Situer votre œuvre dans le temps, détecter ses origines, établir ses affinités, montrer ses correspondances, quel beau travail pour un amoureux de la chose littéraire ! Je me permettrai seulement d'en indiquer le climat. 1900. Le symbolisme a substitué le credo poétique de « la musique avant toute chose », à la vision plastique des parnassiens. Il revient aux nôtres, dans ce triomphe qui ne connut point de vaincus, une gloire d'autant plus insigne que le Parnasse comptait ici des représentants attitrés dont il en est un que nous avons eu le bonheur de conserver parmi nous, M. Valère Gille. Je le salue ici comme un de nos grands aînés. Mais que l'idéal de nos poètes fût musical ou plastique, c'était un idéal d'art pur, on a dit de l'art pour l'art. Qu'on me permette d'observer à ce propos que notre mouvement littéraire était bien une insurrection de l'art contre un prosaïsme, une platitude d'esprit qu'on attribue, gratuitement d'ailleurs, à notre tempérament national. Sans doute sur le plan esthétique l'art pour l'art qui est lui aussi une fin, porte encore atteinte à cette autonomie de l'art qui est absolue et qui ne saurait accepter de limitations fussent-elles tirées de l'art lui-même. Mais le caractère que j'assignais à l'instant à notre renouveau littéraire l'absout de tout reproche quant à ce qu'il pouvait y apporter d'excès. Cependant à l'heure où le *Spectateur Catholique* publie un des premiers poèmes de votre *Livre des Bénédiction*s, le moment est venu de réagir. Quelle surprise émerveillée ce fut pour nous,

Monsieur ? Vous ne nous invitiez pas, au fond d'un jardin semé d'embûches comme dans le *Roman de la Rose*, à tenter l'escalade de votre tour d'ivoire. Vous vous rendiez à notre rencontre, du seuil de votre porte, souriant et les mains tendues. Et avec des mots combien simples, chargés de sens humain. Cette poésie que tant parmi les meilleurs se battaient les flancs à vouloir découvrir dans le fantastique, le bizarre, le névrosé, vous la puisiez dans le quotidien. Tout votre secret n'était que d'être remonté à la source. Encore pouvait-on se demander, la poésie une fois dépouillée de tout l'artificiel qui avait fini par se confondre avec elle, ce qui en resterait. Votre œuvre a répondu : il restait la poésie.

Un demi-siècle bientôt a passé. Vous avez fait école et vous avez eu vos maniéristes. C'est le sort de tout ce qui est original. Et cependant votre art était inimitable parce que, en apparence, trop facile à imiter. Et si le maniérisme, l'imitation finissent toujours par porter atteinte à la fraîcheur du modèle, vos vers ont connu l'extraordinaire fortune d'échapper à cette loi. Nous avons ressenti à les relire le même effet de surprise émerveillée dont je vous parlais à l'instant et que nous éprouvâmes à leur parution. Et c'est sans doute un des motifs pour lesquels, Monsieur, en vantant vos qualités, au début de cette harangue, j'ai nommé votre jeunesse.

Il m'est tombé entre les mains des notes précieuses. Hélas ! fort succinctes mais d'une pénétration qui témoigne de l'esprit critique le plus aiguisé et mieux encore de ce sens poétique qui dans une œuvre de poète projette la lumière par l'intérieur. Rien ne vous paraîtra moins étonnant lorsque je vous aurai dit qu'elles émanent de ce maître en subtile exégèse que fût Albert Mockel. Quand je pense que c'est lui qui aurait dû parler à ma place, je ressens une confusion dont je vous ai dit déjà qu'elle était extrême, mais qui redouble en ce moment où je me demande si j'aurai la témérité d'aller encore plus avant.

Combien, d'autre part, à l'abri de ces quelques indications dont chacune ouvre sur votre production littéraire une

avenue nouvelle, je me sens plus assuré ! A propos de l'inspiration franciscaine chez Braun, note Mockel, l'invocation toute naturelle d'Assise et, peut-être, ajoute-t-il, citer le beau poème de Fernand Severin, dédié précisément à Thomas Braun, dans les *Matins Angéliques*. *La Maison Elue* : « Ce serait vers Assise... »

Ah ! oui, Assise. D'un seul mot, mais combien évocateur, Albert Mockel a trouvé à votre œuvre cette filiation que je cherchais. Vos *Bénédictions*, à tant de siècles d'intervalle, font aux laudes de saint François un écho qui n'est si vivant que parce qu'il a trouvé pour se répercuter un de ces coteaux d'Ardenne dont la faille tombe à pic dans un miroir que griffe le saut d'une truite. Et si beau qu'il soit, je ne lirai pas le poème de Fernand Severin parce que votre œuvre offre cette particularité unique de ne souffrir aucun rapprochement livresque. Sans doute Assise a été fort à la mode au début de ce siècle et elle connut des pèlerins passionnés. Marcher sur les traces de saint François le long du sentier qui mène aux grottes où il prêchait les oiseaux, boire à la grande coupe d'azur du ciel de l'Ombrie ou encore avec un Jørgensen escalader les flancs abrupts de La Verne où le saint reçut les stigmates, sans doute avez-vous comme nous éprouvé cette ivresse jusqu'à l'épuisement. Mais c'est à Franz Ansel, dont si joliment vous évoquez le souvenir dans vos vers, que vous avez laissé le soin de célébrer en des alexandrins impeccables les noms magiques promis en récompense à la fin de chaque étape, Pérouse, Urbino, Foligno, douces syllabes d'où s'essore comme un vol d'anges du Pérugin. Votre ange gardien a une autre stature. Sans doute il est le

frère pâle et vivant des beaux anges de Bruges,

il est surtout celui qui, « par delà Vresse et Laforêt », vous conduit au cœur de la sylve ardennaise, qui à vos yeux découvre le vrai visage et le sens religieux d'une terre où, comme on voit dans les tableaux de nos vieux maîtres, le bon Dieu est né et se trouve chez lui. Inspiration franciscaine tant qu'on veut, mais au moment où vous ajustiez

le lièvre ou la perdrix, même non loin du lieu où fleurit le miracle de saint Hubert, ce n'est pas votre ange gardien qui eût mis la main sur votre bras et détourné le canon de votre arme en disant : « Frère, arrête ! » Cette littérature-là, non plus qu'une autre, n'est votre fait et vous l'avez proclamé bien haut dans votre *Art Poétique* qui est à lire en entier :

*Pourquoi passer tes jours transparents de vacances
à poursuivre des rimes,
lorsqu'au ciel cendre et bleu où l'été se balance
un jour heureux s'exprime ?*

*Pourquoi vouloir tracer un tableau ressemblant
de la tendre prairie
qu'ornent les foins fauchés, ainsi que les volants
d'une robe fleurie ?*

*Pourquoi tenter en vain de parfumer tes vers
comme une sapinière,
ou de trouver des mots, aussi jeunes et verts
que la saison dernière ?*

*Mets ta veste de chasse usée, en toile bleue,
et ton chapeau de paille.
Va par les trèfles et les blés, le long des lieues,
tant que le jour défaille,*

*et, suivi de tes chiens exténués, rapporte
trois perdrix et un râle
à celle qui t'attend, inquiète, à la porte
dans les plis de son châle.*

*ou, s'il ne suffit plus à ta marche rebelle
d'imprimer dans le sol,
à chaque pas, les clous luisants de tes semelles,
si le pic qui s'envole,*

*plane, fait un circuit et rentre à son garage,
ne saurait être encor
que la fugace, frêle et palpitante image
de tes futurs essors;*

*goute du moins la volupté vertigineuse,
comme un jeune épervier,
de plonger au ravin qu'une eau rapide creuse;
puis, d'un coup de levier,*

*rejaillis en chantant sur un nouveau versant,
le soleil dans les cuivres,
et deviens cette fois le bourdon frémissant
qu'un soir d'été enivre.*

*Il y a déjà trop de poètes fervents
qui font du naturisme.
C'est sur la sente blanche où tu croises le vent
que souffle le lyrisme.*

C'est à l'éloquence que Verlaine voulait tordre le cou. Monsieur, est-ce la littérature elle-même que vous voulez assassiner ? Non, vous n'êtes pas de ceux, et pourtant les exemples en sont nombreux depuis Platon jusqu'à Renan et Tolstoï, qui ont répudié l'art et que l'art tient enfermés dans son sortilège, dont c'est la damnation de n'être plus devant la postérité que de grands artistes. Vous distinguez seulement entre faire du naturisme et le vivre, et, en même temps, vous proposez l'admirable exemple de stances harmonieusement balancées où il vit. Et ceci me ramène aux gloses d'Albert Mockel. « Citer, dit-il quelques passages de la préface aux *Recueils*, de Lamartine, en parallèle avec l'*Art Poétique* de Braun. Chez tous deux union avec la nature pour créer l'état de poésie. Chez Lamartine l'attitude est passive, c'est un état de réceptivité. Chez Braun c'est une prise de possession de la nature par le poète (celle du chasseur qui s'enivre de plein air et de liberté) et tout est action. Féminité de Lamartine, virilité de Braun. » Et toujours

à propos de cette pièce charmante et savoureuse, dit-il, qu'est votre *Art Poétique*, Mockel rappelle l'*Apostrophe de Lamartine à Frédéric Mistral* : « Quant à toi, ô poète de Maillane... rentre humble et oublié dans la maison de ta mère; attelle tes quatre taureaux blancs ou tes six mules à la charrue comme tu faisais hier; bêche avec ta houe le pied de tes oliviers... jette ta plume et ne la reprends que l'hiver, à de rares intervalles de loisir. »

C'est le conseil que vous avez suivi, Monsieur, d'où Mockel eût pu déduire qu'encore bien au delà de François d'Assise, vous rejoignez le poète mantouan dans son intégration de la nature à l'art. Mais, conclut Mockel, Braun enveloppe dans la même feuille de papier les fromages et les timbres-poste.

Je n'ai pas, dans les susdites notes, trouvé d'autre allusion à ce charmant petit poème que j'ai eu déjà l'occasion de signaler : *Philatélie*.

*Philatélie, philatélie, ô Muse
de la Géographie
Par tes couleurs et tes secrets, amuse
mes trois petites filles.*

Je pense, Monsieur, que nul ne sera dupe de cet alibi et que c'est vous qui vous êtes amusé énormément. L'invitation au voyage prend les formes les plus insidieuses et parfois les plus inattendues. Cette vision du monde dont fournissent la synthèse les vieux atlas où des lions, des tigres, des éléphants remplacent si heureusement le tracé des fleuves ignorés et de montagnes inconnues, vous la devez à ces petits carrés de papier multicolores tout chargés du mystère et comme imprégnés de l'odeur même du pays d'où ils se sont envolés. D'où la petite plaquette qui nous vaut ce chapitre au moins inattendu dans ce que serait une étude critique de votre œuvre : « De l'inspiration exotique chez Thomas Braun. » Paradoxe, mais seulement aux yeux des mal informés qui n'auraient pas discerné dans vos poèmes ardennais une sensibilité, une imagination, une âme vaga-

bonde qui s'en évadent pour ainsi dire à chaque vers. Et puis, comme me l'explique Edmond de Bruyn à qui une longue intimité a permis de surprendre tous vos secrets, de même que dans vos *Bénédictions*, dans *Philatélie*, une fois la tablature établie, vous avez procédé par addition. Parti d'une page d'album,

le petit cheval de Brunswick qui galope

vous a tout naturellement emporté à travers les cinq continents.

Et si, comme je le disais au début, seul un ami peut faire un portrait ressemblant, c'est à Edmond de Bruyn que je demanderais de mettre le trait final à tout ceci :

Thomas, me dit-il, n'est jamais négatif. Ni sarcasmes, ni médisances. Il comprend et il pardonne. Il agit et il aime. Il plante et n'abat pas. Il sert toujours et ne dessert jamais et servant les autres il se sert lui-même. Un bienfait n'est jamais perdu. Quand, décidément, il ne fait pas beau, Thomas feint le plus longtemps possible de ne pas s'en apercevoir et si, finalement, il y est bien obligé, il prend un air mi-apitoyé, mi-souriant, car cela dérange son train qui est celui de la Cité de Dieu. Il y a bien eu le péché originel. Mais Thomas n'y était pour rien.

M. Marcel Thiry, je salue en vous un autre poète. Je disais au début que je me sentais peu préparé à l'honneur de recevoir des poètes. Et cependant je vous dois l'aveu, combien à l'abri de cette précaution oratoire, ma joie est grande de pouvoir parler de poésie. J'y vois une cure de rafraîchissement. Dans cet univers bouleversé où l'homme s'acharne contre la planète avec une rage scientifique, et cet adjectif dans ma pensée dépasse de loin ce qu'on eût nommé diabolique, jadis, la poésie perpétue les enfances du monde. Elle réveille en nous la mémoire que les civilisés croyaient abolie depuis longtemps, d'un âge où les hommes ne communiquaient encore entre eux qu'au moyen de symboles poétiques. Quand on a vu la prose tout envahir, même la poésie, et la remplacer par l'éloquence, marcha-t-elle ou non sur douze pieds. Sans doute, y eut-il toujours des

initiés pour « donner un sens plus pur aux mots de la tribu », et dans le sous-jacent de ces mots rendus à leur vertu originelle, jeter à la dérive des images où s'illusionnait notre espoir de naufragés. Mais c'est la grande acquisition de la poésie moderne d'avoir voulu substituer ces images à un sens grammatical qui ne laissait aucune issue à l'évasion. Je ne serais pas éloigné de dire qu'elle a redécouvert son essence. Grisés par cette magnifique aventure, nos poètes s'y sont jetés avec une passion intransigeante. Virgile préfigurant cet attachement au passé dont si longtemps ceux de ma génération abreuvèrent leur nostalgie, s'étonnait tristement que même les ruines périssent. Fux se soucient bien de cela, car ce n'est pas sur des ruines mais sur une terre rase qu'on construit du vrai neuf. La substance des livres s'est vidée pour avoir servi à faire toujours de nouveaux livres, et c'est en dehors des livres, se bouchant les oreilles avec la cire qui prémunit contre l'appel des sirènes, que pour ne plus même percevoir leur lointain écho, ils ont voulu enfin une poésie qui fût pure.

Sans doute voilà bien des excès mais combien sympathiques ! Je ne pense pas, au surplus, qu'au point d'intoxication où il est, l'homme puisse jamais se délivrer du poison des livres. Je suis ici au point de jonction où sans quitter un culte ancien, je me livre avec délices aux incantations de la religion nouvelle. Et si je n'ai pas cru devoir vous faire grâce de ce petit développement, c'est que j'ai reconnu en vous, Monsieur, le poète novateur dont il n'est pourtant pas paradoxal de dire que l'œuvre demeure dans la plus authentique tradition française.

Mais avant de considérer l'œuvre, voyons l'homme avec qui elle s'identifie. Vous êtes d'origine carolorégienne mais vous avez grandi dans le milieu de Liège. Liège est fine et belle, a dit un de nos concitoyens, et Liège vous a formé. Avant d'aller se jouter aux territoires rhénans et s'y défaire dans un autre habitat, cette région de la marche qu'on a aussi nommée la terre d'entre-deux, rassemble encore une fois dans ses coteaux et le fleuve où ils se mirent une grâce, une légèreté, une douceur qui inspirèrent la Muse d'un

Ronsard et d'un Joachim du Bellay et qui sont proprement françaises. C'est Liège, dont vous respiriez le climat et dont vous subissiez le sortilège, cependant que vous y poursuiviez les études qui conviennent à un jeune homme de bonne condition bourgeoise et qu'ayant donné la meilleure part à la poésie, vous consentiez à consacrer l'autre part au barreau.

Vous aviez, Monsieur, compté sans le destin qui se présenta à vous comme Ulysse aux filles du roi de Lycomède. Vous vous jetâtes aussitôt sur l'épée qu'il vous présentait et alors commença pour vous cette merveilleuse équipée de votre engagement au Corps des Autos-Canons belges en Russie. Commencée dans les plaines de Galicie, elle ne devait vous reconduire à Liège qu'après mille aventures et par le détour des antipodes.

Vous voilà jeté sur un vieux raffiot parmi un entassement indescriptible d'hommes et de marchandises. Je ne m'imaginais pas que vous ayez participé à une révolte provoquée par le manque de vivres et d'eau potable, ni chanté la Carmagnole avec vos co-passagers. Au moins avez-vous dû essayer avec eux les disgrâces de la tempête qui vous accueillit au large d'Arkhangel. Mais tout cela se trouve déjà dans l'Odyssée.

L'Iliade allait commencer. C'était à bord de *Chochotte*, avec votre frère Oscar. Vous aviez baptisé *Chochotte* un de ces véhicules étranges qui, après bien des métamorphoses et le progrès aidant, allaient acquérir sous le nom de chars blindés une si terrible réputation sur les champs de bataille des Ardennes et des Flandres. *Chochotte* était capricieuse, s'embourbait facilement et si l'on a parfois comparé nos blindés modernes aux éléphants des armées de Pyrrhus et d'Hannibal, de même qu'il fallait recourir à un éléphant pour avoir raison de son congénère, pour dépanner *Chochotte*, il fallait le secours d'un autre char blindé. Tout ceci à la pointe même de l'offensive Broussilof où c'était à qui, des Cosaques ou des auto-canons, jetterait le plus grand désordre dans les arrière-gardes autrichiennes.

Quand la roue tourna. Et je m'excuse, Monsieur, de raviver ici le souvenir d'un de ces moments pathétiques où toute notre vie est en suspens. La découverte dans un poste de secours de votre frère dangereusement blessé. Ce fut si déchirant que Jean Poils, qui m'en a fait le récit après vingt-cinq ans, en était encore tout bouleversé. C'est grâce aux soins dont vous l'entourâtes, me dit-il encore, que votre frère dut vraisemblablement d'échapper aux soins des médecins militaires... Autant les servants des auto-canons avaient montré d'ardeur dans la poursuite, autant ils témoignèrent de ténacité dans les combats de retardement, rivalisant d'héroïsme avec les bataillons de la mort et les contingents tchèques qui se couvrirent de gloire à la bataille de Zborov. Il serait pédant non moins qu'insupportable à votre modestie, de citer les noms de tant de poètes qui, comme vous, ont connu ces enivrements guerriers.

Ont-ils alterné avec ceux auxquels convient plus de solitude d'une Muse égarée au tumulte de Mars ? Je n'ai pas obtenu là-dessus des clartés, mais des annales non écrites rapportent que vous l'associâtes à vos jeux. Durant l'hiver 1916-17, dont je me souviens qu'il fut rude, au centre de récréations d'Iezerna, en Galicie, vous fîtes représenter avec votre frère une revue d'ombres à la gloire du Corps des Auto-Canons et de son créateur, le major Collon. Une mémoire fidèle me rapporte qu'elle débutait par ce couplet :

*Rouski! Rouska!
C'est au pays du vodka
Que s'en va l' major Collon
Avec ses autos-canons.*

Mais il y avait surtout un refrain dédié aux Carpathes, afin de fournir une rime riche au mot de la fin : « Ils se carapatent ! » qui provoqua du délire. Je n'évoquerai pas à ce propos la querelle, redevenue actuelle, du poème de circonstance. Je louerai seulement en vous l'esprit qui garde sa qualité jusque dans l'esprit de corps.

Ce n'est plus qu'en spectateur que vous assistâtes au siège de Kief par l'armée rouge. Vous étiez rendu du même coup à votre état de témoin et vous avez fait revivre ces événements avec une vérité criante dans votre roman : *Le Goût du Malheur*. Malgré les obstacles qu'y mettaient les Soviets locaux, le train spécial qui avait été formé à votre intention put gagner Kharbine. La traversée de la Sibérie, l'accueil triomphal que vous fit l'Amérique entrée en guerre, votre débarquement en Europe ne furent plus que l'épilogue de cette prodigieuse Anabase dont vous fûtes. Courtois, discret, volontiers effacé, ennemi du tumulte mais accueillant à tous, je vous vois tel que je vous ai toujours connu parmi ces compagnons turbulents, têtes chaudes mais bons cœurs, où les représentants de notre armorial le plus vénérable fraternisaient avec des garçons d'un passé plus récent non moins que trouble. C'était vous l'aristocrate, Monsieur. Et quand le général Goutor, populaire à l'égal du bon Dourakine, qui avait une façon si plaisante de vous dire : « Bravo les Belges, *Karachorabot*, bon travail ! » vous accola en prononçant la formule : « Au nom de S. M. l'Empereur, je vous décerne la croix pour le courage », nul ne l'avait mieux méritée que vous.

Peut-être le plus beau, c'est que, rendus à la vie civile, ces gens reprennent l'exercice d'une profession ou d'un métier et, simplement, acceptent le quotidien. Pour vous qui êtes redevenu avocat, qui avez ensuite quitté le barreau pour reprendre le commerce de votre père, c'est autre chose. Vous étiez poète et vous n'avez fait, en somme, que passer de la poésie de l'action à celle du rêve.

Quand, Monsieur, en 1919, parut votre recueil de poèmes *Le Cœur et les Sens*, nous savions qu'un nouveau poète était né. Car sous ces rythmes aux inflexions douces comme ces courbes qui sont l'image de l'infini, jaillissait une inspiration à deux dominantes essentielles, la fraîcheur et le nombre. Celui-ci exerçant son impulsion de l'intérieur, celle-là répandue à la périphérie, éléments combinés à l'inépuisable faculté de renouvellement, ils sont restés par la suite génératifs d'une œuvre poétique considérable,

parmi les plus originales de notre temps. Ainsi nous ne nous étions pas trompés. Au surplus, si nous discernions dans vos premiers vers les ressorts internes d'une poésie en devenir à laquelle s'attachaient toutes nos espérances, vous y indiquiez déjà ces grands thèmes nostalgiques de l'évasion, du silence, de la lassitude que vous alliez développer avec un lyrisme dont le goût le plus délicat non moins qu'une ironie exquise, ont toujours tracé les limites.

Ah ! Monsieur, eûtes-vous pitié de ceux qu'un désir d'exégèse aurait un jour poussés à vouloir dérober votre secret ? Vous le leur avez livré tout palpitant dans deux strophes parmi les plus belles de *l'Enfant prodigue*, dont on peut dire qu'elles constituent votre Art poétique :

*Soyez aussi, avec des défauts pathétiques,
Mes vers, soyez un pur visage irrégulier
Et inspirez vos aberrations plaintives
De ces traits sans rigueur où la ligne a plié;
Imitez leur flexible et jeune discordance,
Et comme avec une magie inavouée
Faites qu'une douceur surprise se suspende
A l'incertain de vos syllabes déviées.*

Ces huit vers, outre l'inappréciable avantage de nous plonger au cœur même de votre climat poétique, expriment et bien au delà tout ce qu'eût pu découvrir la sagacité du scoliaste. Et je n'imagine après cela plus rien d'autre qu'une voix que je souhaiterais

lointaine, calme et grave...

pour dire toute la suite des poèmes qui en sont l'illustration.

Mais j'ai trouvé quant à vos idées sur la création poétique des précisions qui tirent surtout leur intérêt de l'application que vous en avez faite. Dans votre *Introduction pour Trois Proses en vers*, commentant les gloses curieuses où Edgar Poe tente de la genèse du poème une explication

scientifique à laquelle Paul Valéry devait accorder tout son crédit, dans la fameuse querelle du vers fabriqué et du vers donné, vous en tenez pour le *don*. Et sans doute la lecture de vos poèmes évoque tout naturellement la présence du démon qui vous possède. La poésie, dites-vous justement, suppose une inspiration. Ici, permettez-moi de m'en référer à un autre de vos écrits que je considère comme infiniment précieux. Votre ami et l'un de vos meilleurs commentateurs, M. Paul Dresse, avait posé au *Courrier des Poètes* cette question qui peut paraître assez saugrenue : « Etes-vous pour la poésie civique, êtes-vous contre ? » Et après vous être prononcé contre, assimilant les lois de la cité aux lois de la poésie, vous avez, dans une page remarquable et qui tire de l'actualité une autorité nouvelle, montré tout ensemble la voie aux poètes et aux citoyens.

« ... s'il est permis de prendre le mot de civisme dans le sens de : intérêt à la condition et aux lois de la communauté, désir de les voir meilleures, je voudrais dire que je crois quelquefois apercevoir l'enseignement direct que les poètes peuvent tirer de leur art au point de vue civique. Les lois profondes de la poésie, puissent-elles inspirer, et singulièrement aujourd'hui, la conduite des nations ! Laissez-moi essayer d'en formuler deux qui me paraissent essentielles. »

La première de ces lois, à votre sens, vise l'équilibre entre la contrainte et la liberté. Le nombre et la rime, en contraignant la poésie, l'aident à prendre sa forme. D'autre part, disiez-vous : « Celui qui ne saurait pas assouplir cette contrainte, qui n'en souffrirait pas, qui ne lutterait pas avec elle — comme dans un long combat avec l'ange et qui se contenterait de faire des vers corrects selon une loi reçue et jamais remordue, — celui-là ne serait pas poète. »

Deuxièmement, disiez-vous encore, la poésie enseigne la vertu de l'exception. Le rare seul est poétique. Ah ! Monsieur, comme nous voilà bien d'accord. Et je ne vous suis pas moins lorsque vous plaidez pour le mot local, fort de l'exemple de Guillaume Appolinaire, contre le souci d'universalité et d'abstraction des symbolistes.

Et comme vous nous la montrâtes bien, la vertu du mot local dès votre second recueil auquel vous donniez comme titre le vers liminaire

Toi qui pâlîs au nom de Vancouver.

Sans doute, il doit vous agacer à la longue de vous entendre répéter ce vers qui fit votre renommée. Mais quelle puissance d'incantation dans ce nom aux syllabes magiques qui, au fond de l'espace qu'elles ouvrent devant nous, précisent un lieu, une couleur, un parfum. Et quoi d'étonnant que nous pâliissions à notre tour sous une volupté qui associe l'image de celle à qui s'adresse l'apostrophe où se formule un des plus beaux vers de la poésie française. Et si le temps ne m'était pas mesuré, combien j'aurais du plaisir à relever dans votre œuvre tous ces noms locaux autour desquels s'éveille en même temps qu'une latitude, un décor, un souvenir ou, mieux que tout cela, un désir, cette aspiration d'autant plus forte à l'inconnu que celui-ci s'est cristallisé dans le concret.

Votre mal, car tous les poètes sont atteints d'un mal, cette *aura*, dont ils ne se délivrent que lorsqu'il prend forme dans le poème, votre mal s'appelle Asie :

*Asie au nom de maladie
Beau marécage empoisonné
Par ton printemps contaminé
Je suis atteint du mal Asie.*

Ici encore agit le double sortilège du son et du sens, de tout ce que peut évoquer à notre esprit le continent jaune et secret combiné avec l'étrange musique d'une sifflante comme aspirée par la voyelle qui la précède et la longue expiration de la finale : Asie.

Plongeantes Proues parut en 1925. Le titre nous dit assez que vous poursuiviez le beau voyage à la découverte d'îles et de sensations. Et comme vous avez l'art, dans des vers qui me semblent bien un peu fabriqués à force de contraintes

vaincues — les plus beaux eût dit Valéry — de traduire les unes par les autres :

*Laquedives, cocotiers tristes, bleus paluds,
Mon rêve a pris vos noms vivants dans son chalut.
Laquedives, sirènes rousses dans la vague,
Vous mêlez vos cheveux aux mailles de ma drague.
La jade profondeur où je vous entrevois,
Laquedives, laque vos dos d'un vert chinois.
Iles comme des femmes fluides, Laquedives,
O sultanes des eaux dans mon filet captives,
Quand rougira le ciel je vous remonterai
Sur le pont de coraux et d'algues encombré;
J'aurai vos noms comme des nudités lascives,
Femmes aux jambes écailleuses, Laquedives !*

A l'évocation de la Hollandaise qui avait

Un arôme mental de cannelle et de thé

vous n'avez pas pu ne pas songer au *Beau Navire* de Baudelaire :

*Des femmes font penser à des barques, mais elle,
Avec sa marche égale et sa tranquillité,
Evoquait, sur un moite océan, la montée
Calme d'un paquebot profilé sur le ciel.
Les jeunes gens surtout sentaient à son passage
Comme un appel de ce maritime infini
Et son corps les tentait comme une colonie.*

Je ne pense pas qu'on puisse, en la modernisant, donner plus d'imprévu à une image devenue classique, ou atteindre à un degré de concupiscence comme en exprime le dernier vers

Et son corps les tentait comme une colonie.

Donné-je un sens exact à l'*Enfant prodigue*, 1927, en l'interprétant comme un retour vers la vie habituelle ?

*Et c'est la Ville où banal et secret
Tu t'en iras respectant les usages,
Te cachant d'être au milieu des gens sages,
Celui qui fait des vers à l'imparfait.*

A l'imparfait ? O que non.

Et les femmes sont si belles

dites-vous :

*Les filles en cheveux sortent du long couloir
Et le ciel les aveugle ainsi que des captives.
Leur chair longtemps en cave a des blancheurs d'endive.*

Ainsi, après avoir épuisé le rêve tahitien d'un Gauguin, vous revenez aux pâles fleurs des faubourgs et à leurs tristes jardins de briques et de suie. Le moment est venu de dresser la *Statue de la Fatigue* (1).

Il faut, dites-vous,

*Il faut dresser sur la place la plus nue dans la ville
La plus déçue par tous les lundis soirs tournant en rond
Il faut dresser pour le tombeau des deuils et des affronts
La Statue de la Fatigue.*

Vous la voulez sans ressemblance, sans ombre de visage, et déjà l'on croirait que ces vers qui martèlent leur lassitude quatorze fois sur quatorze syllabes, amorcent le thème de la statue autour de laquelle un Giorgio de Chirico a creusé un puits de solitude jusqu'à être vide de désespoir. Mais aussitôt le cri humain déchire les espaces lunaires et s'apitoie sur le peuple des tramways et des bureaux, jusqu'à ce que vaincu encore une fois, malgré les savantes défenses de votre ironie, par la sordidité des iniquités et des ambitions, vous évoquiez l'affreuse attirance d'une image précise comme un cauchemar surréaliste :

*Cet argument d'acier qui ne sert qu'une fois,
Le revolver, plus pur que l'alcool et plus froid.*

(1) 1934.

Et voici enfin la *Mer de la Tranquilité*.

L'espace autour de la Statue de la Fatigue s'est élargi jusqu'à des millions d'années-lumière. Est-ce un pari que vous avez voulu faire, Monsieur, de vous tenir ainsi dans un état d'équilibre extra-lucide entre les vertiges de la mathématique et le saugrenu du banal quotidien ? Vous vous en êtes prodigieusement amusé si bien que vous avez voulu, dans un petit roman, en vérifier l'effet jusqu'à l'extrême. *Echec au Temps* sort de presse et nous pouvons présumer qu'il nous livre votre dernière conception de cette réalité supérieure qu'est le fantastique. Sur un mode familier et plaisant, nous y sommes tout de suite emportés au sommet du tourbillon physico-mathématique. Wells ne cherchait qu'à explorer le temps. Jeu médiocre, billevesée ! Que vous importait cette rétro-télévision si vous ne pouviez pas non plus agir sur le cours de ce qui a existé et en transformant le passé faire le présent autre qu'il n'est. Et que, par exemple, ce fameux 18 juin 1815 qui vit « la fuite des géants » ne fut pas transformée en une grande victoire française ? Mais qu'importe ce prodige si de la rétro-vision nous ne pouvons pas passer à la rétroaction et du même coup étouffer la voix de colère et de révolte de tous ceux qui ont souffert par ce qui n'aurait pas dû être et ainsi réparer l'irréparable. C'est la Poésie qui opérera ce miracle.

*La Poésie est une cartouche explosive
Qu'a trouvée une enfant d'audace et de beauté
Sur le sable d'Ostende avili par l'été,
Et qu'elle a mise entre ses seins de chair sportive.*

Oui, la Poésie, « pont aérien qui réunit les frères embarqués pour les long-cours divergents des destinées ». N'est-ce point en elle qu'à certains moments d'extrême lucidité, nous reconnaissons les mots qui ont été prononcés au cours d'une existence antérieure et par lesquels s'opère la réconciliation avec le présent ?

On appelait jadis les poètes des jongleurs. Vous êtes, Monsieur, un prodigieux jongleur de mots, de rythmes et

d'idées. Ce qu'il pouvait y avoir de mécanique dans ces jeux vous l'avez sauvé par votre sensibilité à ce point débordante qu'il a fallu toute la puissance de votre ironie pour en régler le cours. Au point d'achèvement où nous la voyons aujourd'hui, votre œuvre a ces surfaces polies et fuyantes, elle se définit dans ces lignes précises et nettes d'un beau moteur qui renferme sous le plus petit volume cette force explosive génératrice de beauté qu'un Grosseteste déjà attribuait à la lumière et que vous nommez poésie.

M. Maurice Delbouille, je m'adresse maintenant à un philologue. Je ne puis, évidemment, parler de philologie. J'en demande pardon à tous mes confrères philologues, mais il ne vous déplaît peut-être pas de considérer la philologie comme un tabou interdit au profane. Je ne me doute que trop des renoncements, de la ténacité, de l'austère discipline qui commandent vos travaux, ni de la magnifique récompense que vous trouvez dans ces découvertes qui, pour être moins spectaculaires que celles qui, dans l'ordre physique et naturel, mettent en jeu le sort de la planète, n'en sont pas moins décisives dans le cadre spirituel, ethnique et social. Vous laissez le brillant aux historiens, le clinquant aux critiques qui ne considèrent que le mouvant superficiel et le chatolement de la périphérie. Vous, vous allez au fond et c'est au cœur du matériau, pour emprunter un mot à l'industrie de la construction, je veux dire la langue, que vous dirigez vos prospections. Il vous suffit de nous renvoyer aux bouleversements considérables que les patientes trouvailles de la philologie ont opérées dans nos connaissances sur l'homme et son évolution, mais il ne vous déplaît pas que nous nous tenions à l'écart de votre chantier. Il en résulte une sorte de malentendu qui interpose un voile épais entre les écrivains d'imagination et vous et qui les empêche de se rendre compte à quel point dans vos savants travaux vous usez de la faculté imaginative et des dons créateurs.

L'heureuse chance qui, à votre propos, Monsieur, m'a fait soulever un coin du rideau, m'a montré aussitôt combien grossière était notre outrecuidance. Puisse-t-il m'être donné de vous faire ici une juste réparation.

Vous avez eu votre première formation sous la direction de maîtres tels que Maurice Wilmotte, Jules Feller et Auguste Doutrepoint, ombres charmantes et familières que je m'imagine toujours voir errer parmi nous. Au cours des premiers mois de 1925, vous avez suivi au Collège de France, les conférences de Joseph Bédier, d'Alfred Jeanroy, de Mario Roques, et, à l'École pratique des Hautes Etudes, celles d'Edmond Farral. Et c'est là, comme médiéviste, que vous vous êtes initié à la rigoureuse méthode philologique avec tout ce qu'elle implique de discipline et je dirai même, d'ascétisme.

Ainsi pourvu, plus encore si c'eût été possible de foi et d'enthousiasme que de savoir, vous vous êtes attaqué à un grand sujet, l'origine de la pastourelle, qui devait, pensiez-vous, conduire à la résolution d'un problème plus vaste encore et plus obscur, celui des sources de la poésie lyrique médiévale.

On peut s'imaginer le linguiste insensible au charme de la matière poétique qu'il inventorie comme est indifférent à la beauté du paysage le géologue attaché au tuf. Ce n'est pas votre cas, Monsieur. Si vous avez formé le dessein de détecter les origines de cette forme de poésie si curieusement limitée dans son sujet qu'est la pastourelle et dont la souplesse prête à tant de développements dramatiques, c'est que vous avez été pris par son charme. Et ici permettez-moi de vous dire combien j'envie l'énorme avantage que vous avez sur nous. La formation humaniste, et encore pour ceux qui en ont le mieux profité, permet d'approcher les poètes de l'Antiquité et de se faire de leur œuvre une idée approximative. Pour le Moyen-Age, rien de pareil. Sans doute constitue-t-il un chapitre important dans l'histoire de la littérature et les programmes n'en font pas fi. Mais les quelques textes transposés en clair qu'on nous sert à titre d'échantillons, que pèsent-ils en regard de l'énorme fouillis dont ils sont détachés ? Ils sont moins que la statue égarée à la devanture d'un antiquaire vis-à-vis de l'univers fourmillant de la cathédrale qui plonge dans l'enfer par le bas et dans le ciel par en haut. A la découverte de ce peuple multiforme de la cathédrale,

même le profane marche de surprise en surprise, d'émerveillement en émerveillement. Hélas ! faute de talisman que ne pouvons-nous de même explorer l'immense forêt de la littérature médiévale. Ce talisman vous l'avez, Monsieur, mais ce n'est que mû par cette terreur sacrée qui nous saisit à l'orée des grands bois, sous l'effet d'un enchantement où collaboraient le merveilleux, l'amour et la mort unis dans un seul cri déchirant, que vous avez commencé d'y tailler des avenues où pût enfin se poser le regard.

L'immortelle scène du balcon de *Roméo et Juliette* a fait tomber dans l'oubli la chanson d'aube qui la préfigure avec son chant de l'alouette qui presse l'heure de la séparation des deux amants. La pastourelle réserve au comique un élément qui a sans doute été très largement exploité, celui du séducteur à qui tâte les reins le bâton de l'amant de la belle, surgi au moment opportun. Il arrive aussi que la pastoure se laisse séduire aux belles paroles ou à l'accent de sincérité de l'entreprenant chevalier. Et

s'aimeront mignotement.

Tout n'est-il pas subordonné à l'amour dans cette poésie toujours liée à l'avènement du printemps qui attendrit les plus farouches :

*Quant vos plaira, si me porrez baisier
Entre vos bras me voil aler couchier.*

Ah ! oui, mère des Enéades, c'est partout et toujours que vous avez tendu votre piège à l'innocence et trop de circonstances conspirent à y faire tomber Gaiete ou sa sœur Orior. Sans doute se souciaient-elles fort peu d'être les descendantes d'une longue lignée de bergères qui avaient fauté comme elles, mais votre curiosité se piqua à le découvrir. Vos recherches vous amenèrent à rattacher le genre à certaines compositions amoureuses de poètes latins des X^e et XI^e siècles, précurseurs des *goliards* ou *clercs vagants*. Et vous arrivâtes à cette conclusion assez inattendue que la pastourelle avait une origine médiévale, cléricale et savante.

Au contraire, M. Gaston Paris avait défendu la thèse de son origine populaire dans les fêtes de mai, cependant que M. Farral venait de montrer les liens qui l'unissent à l'églogue virgilienne. En vous faisant connaître des textes découverts récemment, M. Alfred Jeanroy vous aida à soutenir une thèse que lui-même, cependant, n'avait pas mise en avant. Ce qui montre, Monsieur, l'estime en laquelle vous tenait ce maître réputé sévère.

Les années 1932, 1936 et 1938 virent chacune la parution d'un beau livre. En pleine possession de la science et des méthodes philologiques, vous nous donnâtes deux savantes éditions de textes médiévaux. C'est d'abord le *Tournoi de Chauvency*, poème de 5000 vers. L'auteur, Jacques Bretel, y a relaté les fêtes organisées à Chauvency en 1285 par Louis de Looz, comte de Chiny. Rien ne manque à ce brillant aperçu de la société féodale : journées de joûtes closes par un tournoi, soirées remplies du chant des ménestrels, danses et jeux des jeunes femmes, divertissements d'un monde courtois « mignot, jolif et envoisié ». Et si le philologue a établi un texte impeccable, grâce à l'étude de la langue de l'auteur et de celle des scribes, vous avez pu, en historien avisé, identifier les nombreux personnages qui prirent part à ces ébats. Ah ! certes, Monsieur, « Amour est biaux commancemans », et je me plais à croire que c'est parce que l'auteur proclame fièrement : « D'amors et d'armes et de joie est ma matière », que vous vous y êtes associé avec toute votre passion de l'humain.

Il est un autre poème qui a tenté en vous l'homme et l'érudit. Et quel poème ! Celui où l'amour et la jalousie, reculant les bornes de l'horreur, atteignent à un pathétique sauvage et démentiel. J'ai nommé le *Roman du Chastelain de Coucy et de la dame de Fayel*. Renaut, châtelain de Coucy, s'éprend de la dame de Fayel. Ses prières sont repoussées. Il se promet alors de fléchir l'aimée en se couvrant de gloire dans les tournois. La dame cède. Le sire de Fayel, pris de soupçons, engage par stratagème son rival à partir en Terre Sainte. La dame coupe ses belles tresses blondes et les donne à son ami qui les portera dans les combats. Atteint d'une

flèche empoisonnée et se sentant perdu, il commande à son valet de lui enlever après sa mort le cœur de la poitrine, de l'embaumer, de le placer dans un coffret avec les tresses et une lettre d'adieu, et de porter ces reliques à sa dame... Le coffret tombe entre les mains du mari. Il porte le cœur à la cuisine et en fait préparer un plat qu'il offre à manger à son infidèle épouse. Quand la dame du Fayel apprend qu'elle a mangé le cœur de son amant, elle tombe pâmée et rend l'âme...

Quittons ces régions hallucinantes où l'horrible souvenir de Thyeste rejoint l'épuisante volupté des récits du cycle d'Arthur. Avec les *Noëls wallons*, voici qu'une bouffée d'air frais chasse tous ces affreux fantômes. Votre connaissance du wallon archaïque, vivifiée par cet amour agissant que vous portez à votre petite patrie, vous a permis d'en donner une édition qui est venue heureusement, grâce à de nouveaux textes, rajeunir et compléter celle qu'avait publiée votre vénéré maître Auguste Doutrepoint. Tous ces Noëls ont un air de famille. Ils débutent à l'Annonciation. La bonne nouvelle provoque des éclats de joie. Les bergers partent pour Bethléem. On les accompagne chaussés de patins, munis de chandelles et de tisons, avec des flûtes et des chalumeaux. Il fait froid. On portera à la Sainte Famille des fagots et des vêtements et, surtout, de bonnes choses à manger : pain blanc, œufs, sucre, fromage, côtelettes de porc et saucisses, crêpes en farine de sarrasin. Et qu'est-ce donc, ces petits drames, si ce n'est une veillée de Noël de chez nous ?

Des drames, disais-je. Et aussitôt, Monsieur, vous vous êtes posé la question s'il n'existait pas des rapports entre eux et les jeux dramatiques de la Nativité au Moyen-Age. Déjà M. Gustave Cohen, avait publié les textes du XV^e siècle, ignorés jusqu'alors, des *Mystères et Moralités du Manuscrit 617 de Chantilly*, manuscrit qui provient du Couvent des Dames Blanches de Huy. Dans un savant article dédié à notre éminent confrère, Maître Jean Haust, à l'occasion de son admission à l'éméritat, vous avez comparé ces *Nativités* au drame liturgique latin connu dans nos régions dès la XI^e siècle. Vous vous occupez ensuite d'une adaptation des *Nativités de Chantilly* qui avait été faite au même couvent

des Dames Blanches et vous marquez les étapes de l'histoire de la *Nativité* par personnage au pays de Liège. Vous nous avez promis, Monsieur, une édition d'ensemble de tous ces textes et vous aurez ainsi édifié le plus magnifique hommage qu'un savant puisse rendre à sa patrie.

Que dirai-je encore, Monsieur? Médiéviste, vous vous attachez au problème ardu de la langue de nos plus anciens textes régionaux, linguiste, vous précisez vos vues sur l'infinitif de narration, lexicologue, vous revisez et vous complétez le dictionnaire du XVI^e siècle que nous devons à M. Huguet. Enfin, comme historien de la littérature médiévale, les questions d'attribution sollicitent votre esprit curieux et sagace. C'est ainsi que vous tentez de renouer la tradition occidentale du *Lai d'Aristote*. Le grand philosophe veut apprendre à son élève, le roi Alexandre, à se garer du piège de l'amour. Hélas! il y tombe lui-même et, victime des caprices d'une mijaurée, il se laisse mettre une selle et joue au dada en marchant à quatre pattes. Cette histoire bouffonne est à rapprocher de celle où l'on voit Virgile suspendu dans un panier sous les fenêtres de sa belle. Ah! oui, Monsieur, ces moralités un peu corsées nous apprennent la modestie, et c'est sans doute la raison pour laquelle vous préparez une nouvelle édition de ce conte irrévérencieux.

Mais quels projets n'avez-vous pas? Je m'effraie presque, à vous voir si jeune parmi nous, à l'idée des travaux que vous méditez et de ceux qui, inscrits dans votre devenir, achèveront d'affermir votre gloire. Dans la part qu'on a coutume de faire à Marthe et Marie, je me suis laissé dire que la seconde est la meilleure. Vous, vous avez choisi d'allier l'inspiration à l'érudition, de donner à l'une les ailes de l'autre et au souffle de votre propre inspiration, de ranimer la flamme de cendres que l'on croyait mortes à jamais.

J'avais dit au début de cette harangue que je m'excuse d'avoir faite si longue, combien j'avais du plaisir à parler de poésie. Je vous rends grâce, Monsieur, d'avoir pu en parler jusqu'au bout, car l'Académie se félicite aujourd'hui d'avoir reçu trois poètes dans son sein.

Discours de M. Thomas Braun

Messieurs,

Si la décision que vous avez prise de régler en bloc votre arriéré de guerre ne devait avoir pour résultat que de réduire à des proportions mesurées à leur mérite le compliment qu'une généreuse tradition promet à vos élus — ce phénomène de condensation, qui épargnerait en même temps au récipiendaire le soin d'accuser son indignité, dans un style de circonstance, — répondrait sans doute aux préférences secrètes de votre Compagnie et de l'auditoire d'élite que ces exercices de mandarins doivent, à une époque aussi passionnée, laisser quelque peu songeurs...

Respectons cependant ces derniers et gracieux vestiges d'un âge pur et désintéressé.

Le rêve demeure — et les existentialistes ne me démentiront pas — une de nos dernières certitudes, une de ces solides apparences préférables à tant de vérités fragiles.

Heureux pays où le Palais des Académies n'est séparé de celui de la Nation que par un Parc charmant, des feuillages, des miroirs d'eau et des marbres attentifs.

Je suis très touché des gentillesques que notre nouveau Secrétaire Perpétuel, dont on sait la rigueur et la frémissante sensibilité, a réussi à rassembler et à m'offrir — et les impute à notre commune dévotion à Philatélie, la dixième Muse...

Le fier et pur Albert Mockel, dont la perte nous décoronne et la bienveillance posthume me confond infiniment,

ne les aurait pas laissé passer sans quelque malicieuse réserve...

A vous tous, Messieurs, à votre indulgence collective, quoique majoritaire, va ma gratitude.

Sans doute j'à déjà connu les voluptés d'Académie.

Celle de Saint-Louis, d'où me lia pendant cinquante ans une amitié sans fissure à Franz Ansel, à qui j'ai la douceur mélancolique de succéder à celle du Luxembourg, où nous portons l'habit vert des gardes forestiers – et la Libre où se prolonge la pensée d'Edmond Picard, – devenue un peu l'antichambre de la vôtre... Avec quel plaisir, quel honneur, j'y retrouve ces anges rebelles, Madame, et tant d'entre vous, Messieurs, qui, à la suite de Jules Destrée, n'avez pas redouté de perdre ici cette Liberté, que, par une marche déjà ascensionnelle, nous escort  mes du Roy d'Espagne au Palais des Beaux-Arts !

A vous revoir tels qu'alors, sept ans déjà depuis mon élection – septennat d'immuabilité théorique – durée du mandat d'un Président de la République ! – dans ce temple biface et bilingue, où j'ai depuis lors eu la faveur anticipative de participer à vos travaux et de considérer vos génies je me rassure.

Si vous avez été expulsés de la chapelle où se célébrait l'Office de la Poésie, si vos collections, vos reliques, les précieux, les palpitants souvenirs de vos a  n  s gisent encore épars, saccagés, profanés dans les sous-sols de cet édifice – votre indépendance spirituelle et prosodique n'est pas, ici plus que là, mise en péril.

Car la liberté volontaire a aussi ses exigences, ses rythmes occultes, ses cadences secrètes, ses chaînes, plus lourdes que celles d'une servitude insupportable, qu'on   lide et qu'on élude.

Qui dira les lois du vers libre ?

Vous honoriez Verhaeren. Et Elskamp n'a-t-il pas trouvé dans l'éloge de ce cher Marlow à qui va aujourd'hui notre tendre pensée, réponse au sévère accueil d'Albert Giraud : « Vous venez de la montagne d'en face, Monsieur... ».

Dès lors que vous m'octroyez licence d'accoupler un singulier et un pluriel, un masculin et un féminin, mon caprice et la nature seront comblés en même temps que satisfait mon goût de rafraîchir et reverdir le jeu des rimes.

Franz Ansel, il est vrai, n'en demandait aucune.

Il ne quitta pas la Montagne Sainte.

Dans le sillon de Fernand Séverin — dédicataire prédestiné de ses *Paysages d'Ombrie* — il était demeuré un des derniers fidèles de la Règle. Jamais cependant, elle ne lui infligea la moindre contrainte et il n'avait cessé d'y trouver prétexte à de merveilleux renouvellements.

Mais plus que sa virtuosité versificatoire, la pudeur, la pureté, la noblesse de son inspiration, ce hautain lyrisme, assurent à son chant splendide une durée classique.

Quel regret de ne pouvoir vous en faire partager les émois, les résonances, si Georges Marlow — lui encore et jamais assez ! — n'avait, en accueillant ici celui dont le doux prestige ne cessera de nous illuminer, épuisé les thèmes d'une admiration fraternelle ! Toute reprise n'eût-elle pas été vaine devant la lumineuse image qu'il nous en a laissée et qui résiste aux lubies de la mode comme à la préférence des âmes plus sensibles aux effusions d'une poésie intime, frissonnante, moins éloquente ?

Pour ceux-là cependant qui seraient aujourd'hui enclins à reprocher au poète de la Lorelei d'avoir, après Gérard de Nerval et avant Apollinaire, succombé à l'enchantement rhénan et au mirage de la vieille Allemagne, il sied de rappeler, et rien ne lui plaira davantage — Là-Haut, où il doit être à l'écoute — comment, en épigraphe de *La Flamme et la Lumière*, il a voulu, en 1934, s'en expliquer lui-même :

A L'ITALIE

*Les fils du Nord glacé, descendant vers tes plaines
où le cep plie au poids de raisins lumineux,
sentent, sous la douceur de leurs tièdes haleines,
le barbare assoupi se réveiller en eux.*

*Le pur rayon de pourpre et d'or dont tu les frappes
ne suscite en leur cœur que le brutal désir
d'écraser ton sein ferme et de piller tes grappes
comme une proie offerte et qu'ils n'ont qu'à saisir.*

*Toi, tu ris dans ta grâce allègre, et tu méprises
ces lourds envahisseurs dont les lointains aïeux,
ivres et tout gonflés du sac des villes prises,
s'endormaient pesamment sur l'autel de tes dieux.*

*Tu n'as jamais élu ces conquérants barbares,
Vandales, Ostrogoths, Huns, Scythes ou Germains,
qui profanaient les fiers joyaux dont tu te pares
et sur ta chair sacrée osent poser leurs mains.*

*Fille ardente du clair soleil, tu leur préfères
ces beaux gueux demi-nus qui, tels d'heureux lézards,
chauffent leurs corps brunis sur tes parvis sévères
ou sommeillent sous l'arc triomphal des Césars.*

*Ceux-là sont tes amants, non ces Goths, au poil fauve,
qui parmi l'air latin restent des étrangers :
seul, Wotant repenté que ta lumière sauve,
Goethe éclôt par miracle à tes souffles légers.*

*C'est en vain qu'après lui, pèlerins de l'Adige,
ses pieux héritiers prennent gourde et bâton :
tu n'entends pas deux fois accomplir le prodige,
et leur voix, sous l'azur, garde l'accent teuton.*

*Moi, le dernier venu de ceux qui t'ont chantée,
bien que je sorte aussi du froid Septentrion,
ton sol me rend la force ainsi qu'au vieil Antée
et ton ciel me ranime à son premier rayon.*

*Mon esprit de Latin perdu parmi les brumes
retrouve son climat dans ton air de cristal,
et je suis, sur la terre en fleur que tu parfumes,
l'exilé qui retourne à son pays natal.*

Ailleurs, quelle que soit sa modestie, le parallèle se poursuit.

.....

*Le grave et haut cyprès, le féérique oranger,
la treille aux raisins noirs que l'automne a pâlie,
son cœur les reconnaît — et l'antique Italie
salue un fils lointain dans ce jeune étranger.*

*Debout sur le rivage, il médite et contemple :
déjà, dans sa pensée, il reconstruit le temple
où les dieux exilés bientôt redescendront,*

*Et tandis qu'il s'attarde, enivré par l'arome
d'un bosquet toujours vert, sur la route de Rome,
un rameau de laurier se courbe vers son front.*

Il défendra aussi, dans une amicale dédicace, contre un autre reproche, l'inspiration des *Muses latines* :

*« Bréviaire un peu païen qui s'achève en missel,
grâce à Foggazaro*

Ton ami, Franz Ansel. »

Ses amis !

Si fidèles, si près de son cœur, de sa gaîté alors, de sa mémoire aujourd'hui et dont chacun, à l'appel de son nom, toujours présent, suffit, dans ce raccourci, à évoquer un moment de sa vie...

A Liège, dans le délicieux milieu de la *Vie Wallonne*, plutôt qu'aux anniversaires du *Symbolisme*, Alfred Duchesne, qui nous en a développé un si pénétrant portrait, Charles Delchevalerie, Edmond Glesener, Félix Bodson, Olympe Gilbert — pas seulement pour le prénom —, le Docteur Laruelle, le musicien Malmendier, l'inoubliable Auguste Donnay...

A Bruxelles : au *Cercle Léon XIII* et à l'*Escholier*, que nous fondions en 1895 avec Edmond Carton de Wiart et Raymond

van Swieten; — à la *Jeune Belgique*, Maurice de Waleffe, Yvan Gilkin, Valère Gille, Gustave-Max Stevens, Eugène Bacha, Fernand Séverin; — au *Journal de Bruxelles*, Adolphe Hardy, Ernest Verlant, Prosper de Haulleville (grand-père d'Eric); au *Spectateur Catholique*, Edmond de Bruyn; — à *Durendal*, parmi tant d'autres, Olivier-Georges Destrée et Arnold Goffin; — au *Flambeau*, Oscar Grosjean; un peu partout, Maurice des Ombiaux et Auguste Rouvez; Henri Davignon à la *Revue Générale*, où se développèrent ses attachants souvenirs de famille à Fleurus, les *Fantômes du Moulin Naveau*, qu'il nous appartient de reprendre et d'éditer en mémoire de son passage parmi vous, ses derniers amis, ici, où Georges Virrès et Edmond Glesener, déjà nommé, l'attendaient avec joie comme à Lummen — si svelte, affable, aussi poli que sa calligraphie minutieuse, la badine à la main, gabardine au bras, badinage aux lèvres, le teint mat, les cheveux en mousse, que nous reconnaissons et caressons avec émotion sur le front de son fils...

Ses amis !

L'un d'eux, Maurice Dullaert, le plus sûr confident de ses ferveurs, m'a légué un émouvant poème inconnu, *Royaume des Justes*, dont les premières strophes résonnent déjà d'un accent testamentaire en affirmant combien son pseudo-paganisme, son culte des dieux et des héros, ne fut que littéraire et parnassien :

*Qu'un autre vous regrette, âges clairs de l'Hellade
où parmi tant de dieux si vains de leur beau corps
et dont le rire éclate en de pompeux décors,
pas un seul n'est l'ami du pauvre ou du malade !*

*Ni les reflets du Vrai que Socrate a surpris,
ni le miel embaumé des abeilles d'Athènes,
ni l'huile de ses clos, ni l'eau de ses fontaines,
ne peuvent plus suffire à la soif des esprits.*

*Depuis qu'un souffle pur venu de Galilée,
un soir, a traversé la mer de l'Archipel,
un plus irrésistible et plus pressant appel
convie ailleurs notre âme, éternelle exilée.*

.

Aussi ne m'a-t-il pas fallu d'imagination pour assister à son arrivée au Paradis des poètes marqués du signe de la grâce...

*Ils viennent s'accouder aux célestes terrasses,
portant la fleur d'émail conquise aux jeux floraux.
Voici Lafon, Guérin, son cher Foggazaro...
Ansel, de son vrai nom beaucoup plus fou que l'autre,
éblouit à son tour le groupe des apôtres.
Tandis que passe au loin le vent des litanies,
il les émeut par ses tableaux de l'Italie.
Pour sainte Claire et saint François, quelle surprise
d'entendre encor l'accent de Pérouse et d'Assise!
Mais à peine était-il aux fouilles du forum
que vint le retrouver son père, l'astronome.
Ainsi qu'il rapprochait les planètes sur terre
le Savant entreprit d'expliquer les mystères.
Mais déjà le Poète, envahi par l'Esprit
et l'infinie Beauté de Dieu, avait compris.*

Ici, je devrais m'arrêter pour respecter le temps de mes concéophytes que vous êtes impatients d'entendre, si je ne trouvais, dans leur double naissance et celle de Franz Folie à Liège — il y aura demain exactement soixante-douze ans — et dans leur rencontre, dans le croisement sur le chemin des Destinées, de celui qui en était parti et de ceux, Maurice Delbouille et Marcel Thiry qui nous en arrivent aujourd'hui, l'occasion de les prier, par amour pour Elle, de dire avec lui, en sourdine, le premier vers de son poème préféré :

« O Liège, ô ma cité, ô ma ville natale... »

.

Discours de M. Marcel Thiry

Si la valeur d'un discours devait dépendre des délais impartis pour sa composition, cette journée serait faste dans l'histoire de l'éloquence. Le drame universel que nous venons de connaître agit démesurément dans l'infiniment petit comme dans le gigantesque; en même temps qu'il dépeuplait le monde et qu'il ruinait, peut-être pour toujours, le jardin des douceurs de vivre, il eut pour conséquence minuscule de donner à vos trois derniers élus d'avant le grand séisme un temps inaccoutumé pour méditer leur compliment de récipiendaire; et je ne me sens pas sans appréhension quand je mesure qu'à nous trois, c'est le produit de trois fois sept années de réflexion que nous devrions vous soumettre aujourd'hui. Sept années : la durée d'un défilé de vaches grasses, ou celle, égale et tellement plus longue, d'un défilé de vaches maigres; le temps pour la mule du pape d'aiguiser sa ruade; pour trois petits enfants mis au saloir, de se croire au Paradis, et d'en être éveillés par saint Nicolas; ou bien, pour un chef de bande, de parcourir cette carrière qui va de la tribune olympique, où le triomphe allemand s'exaltait dans la paix sportive, à la disparition ignominieuse dans les souterrains du Tiergarten, après une éclipse immense à travers les maisons du crime, de la victoire et du désastre. Encore faut-il ajouter que l'un de ces membres nouveaux de votre compagnie doit avoir pu consacrer, pendant ce séjour septennal dans les limbes académiques, des loisirs plus complets à mûrir son remerciement, puisque, de cet

académicien non reçu, l'invasion, parfois fantasque, a fait un académicien suspendu, — situation aérienne qui n'est pas sans avantage pour préparer un discours de réception avec quelque hauteur de vue.

La vérité m'oblige à convenir que je n'ai peut-être pas utilisé jour par jour tout ce répit de sept années à vous apprêter ma harangue; je m'en console en me représentant que le mot merci, que je vous apporte, ne gagne pas à se voir développer en périodes nombreuses, et que, s'il existe des termes plus heureux que d'autres pour exprimer un sentiment aussi simple, ces termes ont été trouvés depuis longtemps dans leur forme parfaite par ceux que vous avez accueillis avant moi.

Je crois apercevoir cependant ce que je pourrais dire de nouveau sur l'honneur d'être appelé à siéger parmi vous, ou plutôt j'aperçois ce que cet honneur a de surcroît nouveau. Les académies sont des dames à qui l'on peut parler de leur âge lorsqu'il devient vénérable; leur coquetterie est d'être vieilles; la gloire qu'elles en tirent, les académiciens ont le droit de s'en prévaloir. Or, ce n'est pas faire à la vôtre une cour fallacieuse de lui apprendre que tout à coup voici qu'elle n'est plus si jeune. Nous nous en apercevons avec surprise, en cette séance où nous évoquons nos morts, leur vie et leur œuvre, et où nous jetons ainsi de date en date les arches d'un pont qui enjambe déjà des périodes historiques. Il y a sept ans que vous me faisiez la faveur insigne de m'élire au fauteuil de Louis Delattre; et cette année 1939 est séparée de nous par un gouffre plus large que certains siècles. Louis Delattre était membre de l'Académie depuis vos premières élections, en janvier 1921; et nous reporter à ce lendemain de l'autre guerre, où votre compagnie naissait parmi toute une éclosion d'espérances, n'est-ce pas franchir encore une ère de l'histoire, et n'avais-je pas raison de dire qu'une institution est vénérable, n'eût-elle que vingt-six ans, quand elle a connu déjà trois époques du monde?

C'est que la vitesse historique dérouté aujourd'hui les notions fixes de la durée; en un quart de siècle, nous faisons plus de chemin vers la fin de l'homme que nos ancêtres

en plusieurs centaines d'années; et ceux mêmes à qui nous succédons, nous sommes éloignés d'eux par un courant si rapide que nous nous prenons à douter d'avoir été leurs contemporains. Poursuivons l'expérience, franchissons encore une travée de ce pont jeté par la mémoire sur un passé si récent et si lointain. Transportons-nous en 1891, l'année où Louis Delattre publiait les *Contes de mon village*. N'est-ce pas encore par dessus tout un âge que nous nous sommes envolés ?

1891 : le temps des louis d'or et des frontières anodines ? Le temps des équipages, le temps du Chat Noir ? Le temps où l'on avait le temps ? Non. S'il faut élire un caractère typique de cette époque, à titre de repère, pour mesurer toute la distance qui nous sépare d'elle, je vous proposerai celui-ci.

En ce temps-là, un garçon des environs de Charleroi, qui venait étudier la médecine à Bruxelles, trouvait, au prix de ce voyage de quelques lieues, un trésor que, trente ans plus tard, les jeunes gens ne pouvaient plus acquérir qu'à coups d'enrôlements sur des cargos et de croisières jaunes ou noires. Il trouvait le dépaysement; il épousait la nostalgie. Oui, dans sa petite chambre bruxelloise, à cinquante minutes de voiture (aurions-nous dit quand nous avions des voitures) de la maison familiale, Louis Delattre connaissait la tristesse d'Ovide. Les boulevards de la capitale belge lui semblaient déserts à l'égal des plages de la Scythie, le paysage noir et vert de la Sambre, avec ses terris triangulaires, lui apparaissait plus cruellement tentateur que les sept collines romaines à l'exilé d'Auguste; et, dans la délectation morose de ses regrets, il organisait soir par soir, au delà de ses livres d'anatomie et de pathologie vainement ouverts sur sa table, la louange amoureuse de son pays perdu.

Et ceux qui s'étonneront, non pas sans doute que cet ingrat pays puisse être aimé d'une amour si tendre, car on sait bien qu'on ne chérit pas la patrie pour la beauté de son visage, — mais que ce terroir de disgrâce ait pu faire naître un désir d'idéalisation littéraire, ceux-là méconnaissent la loi de la poésie par réaction. La poésie, aucune province n'y tend et ne l'implore comme notre Hainaut. On manque

d'elle dans les villages où les maisons ont choisi pour plus de laideur de se revêtir d'un crépi de ciment noir, dans les corons où se dégorge les eaux mauves de la bure, dans cet âpre pays du lever-tôt et du travailler-vieux qui n'en finit pas d'extraire de ses profondeurs une richesse qu'on ne voit pas s'épanouir à sa surface; et parce qu'on manque d'elle, la vie se passe en humbles pratiques pour tenter de la ramener dans la vallée qu'elle habitait autrefois. Pratiques souvent malhabiles, -- d'autant plus touchantes. Qu'on pense à ces fameux prénoms jamais assez beaux, jamais assez chamarrés de nostalgies bibliques, carlovingiennes, ottomanes, Zacharie et Romuald, Pharaïlde et Zulma... Ce mauvais goût, discernons-y l'effort vers la beauté perdue. Notre région la plus laide est celle qui porte les marques les plus certaines du tourment d'esthétique.

Comme il est naturel, c'est vers ses limites surtout, en bordure des zones heureuses qu'on peut apercevoir de loin avec leurs forêts et leurs coteaux non bâtis, que ce pays condamné au noir rêve à la poésie. Et c'est d'un village en lisière de la région déshéritée que rêvait l'étudiant Louis Delattre, exilé dans la capitale dont l'accent devait encore, trente ans plus tard, lui causer la même horreur physique, malgré l'empressement qu'il mit toujours à accueillir tout ce qui témoignait d'un amalgame de la race flamande avec la sienne. (Il alla jusqu'à risquer en faveur de l'« âme belge », quand Edmond Picard l'eut inventée, des arguments étymologiques et généreusement téméraires). Fontaine-l'Évêque est toute en briques noircies, en amas de déblais houillers et en flammes que les clouteries font jaillir par leurs hautes cheminées; mais ce décor de damnation se découpe sur un fond d'idylle. Qu'on s'écarte un peu de l'affreuse chaussée de Mons, qu'on suive l'instinct de ces impures eaux d'industrie qui, par toutes les pentes des caniveaux, vont chercher à se faire pardonner dans la Sambre, et, par des venelles déjà moins noires, qu'on aborde le bois de Leernes ou celui de Fontaine; voici la rémission, l'ombre, le silence, le vert. Entrevues au bord de la rivière à travers la futaie déclive, ces maisons blanches, c'est Lobbes; c'est la douce

Thudinie. Fontaine est aux mains des gnomes noirs, mais elle touche aux jardins du bonheur, et sa captivité n'en est que plus pathétique.

Ce conflit entre le labeur forcé du pays noir et son aspiration ardente aux délices de la vie, c'est le sujet même des *Contes de mon village*; sujet dont la grandeur garantit Delattre des dangers que comporte une inspiration aussi locale. Une piété attendrie circulant à travers chaque nouvelle et passant de l'une à l'autre pour communiquer à l'œuvre tout entière une remarquable unité d'émotion, une fidélité du souvenir qui lui fait reproduire avec bonheur telle sonorité inoubliable, — rappelez-vous, dans *Pierre de la Baraque*, cette trompette du garde-barrière annonçant le train de six heures — ces dons de pittoresque et d'émotion filiale n'auraient pas suffi à faire de ce presque premier livre un de nos grands livres, si le débat humain qui se joue dans chacun de ces contes ne lui avait donné une valeur universelle. Une puissante faculté créatrice y animait des personnages qui, après cinquante ans, conservent toute leur vivante chaleur. Je n'en veux citer qu'un, de ces êtres nés de la pensée et plus réels que des créatures de chair; et je suis sûr que son nom est aussi sur vos lèvres. Nous voulons prononcer, n'est-ce pas, pour en éprouver encore une fois l'émotion amoureuse, les syllabes enchantées du nom de Christine de Landelies. Remarquez qu'elle vient, cette Christine, d'au-delà du pays noir; que Landelies et quel parti est tiré du clavier de ces noms de lieu, Landelies, le Campinaire, Anderlues, Beaulieusart ! se situe de l'autre côté de la frontière du bonheur, et que la jeune femme apparue à l'écolier de Fontaine personnifie admirablement ce paradis perdu dont les terris n'ont pas fini de dialoguer.

Or, — anomalie qui peut séduire les amateurs de jeux anachroniques —, le père spirituel de cette splendide créature de trente ans en avait lui-même tout juste vingt et un. Et l'on a beau se dire que le siècle qui allait s'achever avait excellé dans le conte, que Maupassant et Daudet, pour ne parler que de notre littérature, venaient tout récemment de porter ce genre à son apogée, et qu'apparemment, dans cette

fin d'un siècle novelliste, le moindre amateur devait savoir tourner la nouvelle, comme du temps de Voiture le moindre honnête homme tournait le sonnet; on n'en est pas moins étonné de la maîtrise avec laquelle cet étudiant, qui n'a pas encore atteint sa majorité, invente, compose, et surtout décrit. Déjà, publiés deux ans plus tôt, les *Croquis d'écolier* montraient une précocité bien rare. Mais, dans les *Contes de mon village*, l'enfant prodige avait fait place au maître-ouvrier.

Si je m'attarde à parler de ce recueil et si je parais lui donner une importance démesurée par rapport à l'œuvre entière, c'est qu'il la contient déjà toute, du moins pour ce qui concerne le conteur et le romancier; l'essayiste n'était pas encore né. Louis Delattre, en dix volumes de nouvelles et de romans, maintiendra presque toujours ces qualités d'émotion vive et de couleur vraie, il les raffinerait quelquefois; il ne montera pas beaucoup plus haut, et ce n'était guère possible. Une ou deux cimes seulement viendront dépasser ce sommet atteint d'emblée : peut-être l'âpre Blanc-Borain, la puissante statue charnelle des *Contes d'avant l'amour*; et sans aucun doute ce *Roman du chien et de l'enfant*, un roman uni et bleuté comme un poème, qui garde, chose rare, à l'échelle du roman les mesures parfaites de la nouvelle, et qui d'ailleurs est plutôt une nouvelle à qui l'on a donné licence de s'épancher en développement sentimental et descriptif; le chef-d'œuvre, me paraît-il, de Louis Delattre, écrit près de vingt ans après ses premiers contes, et où s'accomplit l'expression de cette longue tendresse qu'il n'avait pas cessé de vouer à sa terre natale.

L'œuvre dans l'ensemble est donc régionaliste, si l'on en excepte les *Cahiers d'un médecin de prison* et ces précieux essais et recueils de notes où l'introspection s'exerce suivant une redoutable méthode diagnostique. Et l'on peut s'étonner qu'après le surprenant départ des *Contes de mon village*, l'auteur n'ait pas déployé plus ambitieusement, sur des sujets moins géographiquement limités, des talents aussi riches. Peut-être la philosophie dont on suit, dans *Plus est en vous* et dans *Grains d'anis*, les linéaments discontinus

explique-t-elle cette limitation. On y voit un sage, certes, solidement campé sur cette terre, sur ce globe terrestre auquel il rend un véritable culte religieux, un homme de bien qui a quotidiennement touché de ses mains, pour les secourir, les misères du monde, et qui a su, à leur contact, demeurer non seulement heureux, mais optimiste; et même mieux, ou bien pire, qu'optimiste : satisfait. Là peut-être est le pourquoi des objectifs limités, géographiquement parlant, que s'est proposés le conteur Delattre durant toute sa vie. Le déclenchement de la passion d'écrire chez l'écolier de Charleroi avait été dû pour une grande part, semble-t-il, à la découverte de Dostoïewsky; Dostoïewsky et l'exil bruxellois, ce sont les accidents heureux qui déterminent les *Contes de mon village*. Mais il y a loin de l'aura dostoïewskienne à la drue raison du docteur épicurien qui se flatte d'oser se dire content de sa propre réussite. Cette attitude humaine du contentement ne manque pas de force ni de beauté, (d'autant plus qu'on devine bien qu'elle ne peut pas être absolument sincère; il y a du stoïcien dans ce satisfait). Elle n'allait pas sans une sorte de courage dans un monde que Nietzsche n'avait pas réussi à débarrasser du dolorisme. Mais il semble qu'elle n'est pas favorable à l'imagination romanesque. C'est peut-être un manque d'inquiétude qui fit que Louis Delattre se borna pendant quarante ans, au lieu de tenter la découverte du monde, à revenir obstinément peindre et repeindre le secret noir et vert de son pays de Fontaine.

Certes, nous eûmes raison de réagir contre le régionalisme. Il y a dans le régionalisme un refus de quêter l'aventure, un goût de repli sur soi-même et de délectation à sa propre odeur qui pourrait bien, si l'on en suivait la pente, aller s'apparenter à quelque chose d'assez semblable à cet attachement qu'éprouvait la recluse de Poitiers pour son grabat sordide. Aucun genre, d'autre part, n'est plus facilement exploitable. Mais le régionalisme nous a donné parfois (et je pourrais en citer, outre Delattre, des exemples aujourd'hui singulièrement proches) des plaisirs originaux, des œuvres d'art authentiques, envers qui nous n'avons aucune raison d'être ingrats. Et puis, Christine de Landelies

n'appartient pas au régionalisme; elle est universelle puisqu'elle est poésie. Et c'est là ce qui sauve Delattre : la poésie. La poésie couronne cette destinée d'un homme qui fit le bien, qui se déclara content de son sort, et qui, à force d'aimer sa petite terre natale, finit par connaître l'aventure de Pygmalion.

Car il a donné une âme à son pays, puisqu'il la lui a révélée.

Discours de M. Maurice Delbouille

Six ans déjà se sont écoulés depuis le jour où votre illustre compagnie m'a fait le plus insigne honneur en m'élisant au siège du remarquable dialectologue et du grand patriote que fut l'abbé Joseph Bastin.

En cet instant précieux où il m'est enfin donné de vous remercier, je devrais sans doute m'abandonner au sentiment de gratitude que je vous garde toujours aussi vivace pour m'avoir témoigné tant d'estime et tant de confiance. Je ne devrais sans doute songer d'abord qu'à dire ma reconnaissance et ma confusion à notre secrétaire perpétuel qui, pour m'accueillir, a eu des paroles où la sympathie et la générosité avaient la part trop belle.

Vous me comprendrez pourtant et vous m'excuserez, j'en suis sûr, si je vous avoue combien, en cette circonstance heureuse, je me sens pénétré malgré moi par la douloureuse pensée des sacrifices infinis que tant d'hommes ont dû consentir depuis 1939 pour nous assurer la liberté et la paix qui seules rendent possibles et légitimes les joies ineffables résultant de la découverte et du contact de la beauté.

Vous me comprendrez aussi et vous m'excuserez encore, je le sais, si je cherche, hélas ! en vain, parmi vous, à cette heure, les visages bien-aimés de tant de confrères que nous avons perdus en ces dernières années et notamment ceux de Jules Feller et de Maurice Wilmotte. Car c'est surtout à l'enseignement de ces deux maîtres, et plus encore à

l'affection dont ils voulurent bien m'honorer que je dois — vous m'autoriserez à le dire — d'avoir été si tôt l'objet de votre attention.

En d'autres cas, pareille profession de modestie relève peut-être, sans plus, du respect que l'on estime devoir aux usages. En ce qui me concerne, veuillez m'en croire, elle est l'expression sincère d'un sentiment profond et d'une conviction réelle.

Le jeune professeur de l'Université de Liège que vous avez élu en mars 1940 n'était et ne pouvait être à vos yeux qu'un représentant — combien humble, en vérité — de l'école de philologie romane fondée autrefois, puis magnifiquement illustrée par Maurice Wilmotte, — qu'un serviteur attardé de cette vénérable Société de Littérature Wallonne dont le renom scientifique doit tant aux travaux d'Auguste Doutrepoint et de Jules Feller, qui furent, avec Maurice Wilmotte, les artisans de ma formation philologique.

En rappelant ainsi le prestige ancien de la Société de Littérature Wallonne et le rôle qu'elle a joué depuis l'époque où Maurice Wilmotte introduisit des méthodes nouvelles dans l'étude de nos patois, on songe certes d'abord aux résultats superbes atteints en ces dernières années par l'école liégeoise de dialectologie dont je me plais à saluer le chef actuel en la personne de notre excellent confrère M. Jean Haust. Du même coup, on en vient cependant à évoquer aussi — avec combien de sympathie et d'admiration — la foule des collaborateurs dévoués qui depuis cinquante ans répondirent à l'appel de cette association savante en se penchant amoureuxment sur nos dialectes les plus obscurs pour scruter le secret de leur vitalité et de leur richesse.

Souvent, faut-il le dire, les efforts de ces enquêteurs bénévoles sont restés vains pour la science. En bien des cas, pourtant, de véritables vocations de chercheurs se sont révélées. Parfois même l'amateur de vieux mots rustiques et de locutions désuètes a su s'initier aux mystères de la philologie et prendre rang parmi les spécialistes les plus qualifiés.

C'est dans le petit groupe de ces admirables autodidactes

que se situe, en matière de dialectologie, la personnalité par ailleurs si puissante et si séduisante de l'abbé Joseph Bastin.

Né le 8 décembre 1870, en pleine guerre franco-allemande, à l'extrémité orientale de la Wallonie alors prussienne, dans le petit village de Faymonville — qui, pour n'avoir jamais relevé de Stavelot-Malmedy mais bien du duché de Luxembourg, n'en était pas moins resté fidèle obstinément à ses lointaines origines romanes, — l'abbé Bastin avait connu dès son plus jeune âge les entreprises dissolvantes que le Kulturkampf menait dans cette région contre la religion catholique et contre la langue française.

C'est à Rodt, en pays de langue allemande, que l'enfant dut aller apprendre le français, grâce à la complicité d'un instituteur rebelle aux interdictions prussiennes.

Ses humanités le conduisirent ensuite à Stavelot et à Saint-Trond d'où il gagna le séminaire de Liège pour étudier la théologie. En 1894 il devait être nommé professeur à l'Institut Saint-Remacle de Stavelot, ce qui le comblait d'aise en lui permettant de reprendre contact chaque semaine, par delà la frontière, avec son cher et malheureux pays natal.

Dès lors, malgré l'opposition des autorités allemandes, mais avec l'appui de l'abbé Dethier et de l'abbé Pietkin, Joseph Bastin, d'abord simple diacre puis prêtre à dater de 1895, va, jusqu'en 1907, desservir successivement les rectorats de Faymonville et de Burnenville.

Au cours de ces années de travail et d'apostolat, l'exilé volontaire consacre ses loisirs à l'étude de la flore si curieuse et des patois si archaïques de la Wallonie malmédienne, comme s'il voulait mieux connaître sa pauvre patrie pour l'aimer davantage encore.

Patient, minutieux et doué d'une rare intelligence, il ne trouve pas seulement dans cette communion avec son terroir les satisfactions sentimentales escomptées, mais il sait donner à ses recherches d'amateur le caractère de véritables enquêtes scientifiques : son herbier fait bientôt l'admiration des connaisseurs les plus avertis et ses travaux de dialectologie

— une *Note sur le Dictionnaire malmédien de Hubert Scius*, puis un *Vocabulaire* et une *Morphologie du parler de Faymonville* = lui valent en 1905 d'être appelé parmi les membres titulaires de la Société de Littérature Wallonne.

À ceux de ses compatriotes que l'amour de leurs paysages familiers et les dures exigences de la vie rivent à la terre des ancêtres, mais que leur attachement à la latinité dresse contre ceux qui ont entrepris la germanisation sournoise de leurs esprits et de leurs cœurs, l'abbé Bastin apporte alors, de Belgique, avec le réconfort de son enseignement religieux, un fervent message de fidélité aux traditions, aux usages, aux patois où se trouve attestée la survivance du vieil héritage romain.

À notre époque, plus que jamais, on a cru nécessaire de fonder la cohésion et la stabilité politiques des grands états unitaires sur une fusion organisée des éléments allogènes qui s'y trouvaient intégrés. On a demandé aux langues nationales, aux prestigieuses langues de civilisation, de devenir les instruments subtils de cette œuvre d'assimilation. Le dessein ainsi conçu était certes légitime et même louable aussi longtemps qu'il concourait à élever le niveau intellectuel des populations sans attenter à leurs génies respectifs. Il devait, en revanche, susciter des résistances farouches dès l'instant où il impliquait la destruction des humbles mais combien précieuses valeurs qui font l'unité foncière de collectivités régionales limitées sans doute à des horizons étroits et sans doute appuyées à des réalités médiocres, mais intensément animées du désir de conserver leur originalité propre.

Dans la mesure où elle portait atteinte aux patois, l'extension des langues cultivées a éveillé secrètement chez ceux pour qui l'amour du sol natal n'est pas chose futile, une tendresse nouvelle, profonde et vigilante, à l'égard de ces vieux dialectes familiers devenus plus précieux et plus chers parce que tout à coup menacés, à l'égard de ces parlers incultes, simples et expressifs, qui, malgré leur rudesse, sont pourtant seuls capables de traduire parfaitement, dans toutes ses nuances et sous tous ses aspects, la vie intime

du peuple qui les a faits tels qu'ils sont, lentement, de siècle en siècle, et qui continue de reconnaître en eux le vrai miroir de son âme.

Sans songer un instant à contester la précellence évidente d'un idiome aussi riche, aussi souple, aussi fin que la langue française, où se reflètent les trésors somptueux d'une civilisation sans pareille et qui garde dans les mouvements de sa phrase ou dans le chatolement de ses mots le souvenir caché des innombrables maîtres qui l'ont illustrée, — en professant, au contraire, pour cette langue délectable autant que précise toute l'admiration qu'inspirent ses qualités et ses titres, on peut et l'on doit comprendre, afin de la partager, la discrète piété qui attache les humbles et les amis des humbles à des parlers moins raffinés et moins nobles sans doute, mais non moins dignes de sympathie et d'intérêt.

Dans nos provinces wallonnes, on a pu considérer la survivance des patois comme un obstacle regrettable à la pénétration de la langue française et, par conséquent, comme un frein au développement de toute vie intellectuelle. On a pu s'étonner, par ailleurs, de leur persistance tenace à une époque où le français dispose de tant de moyens pour les refouler et les étouffer.

C'était oublier que nos antiques patois sont la manifestation première et essentielle de notre appartenance à la tradition que Rome a créée et dispensée à l'Occident, tradition qui vaut au moins autant par son action permanente sur la mentalité de ceux qui y participent que par les œuvres diverses dont elle a enrichi chemin faisant le patrimoine spirituel de l'humanité.

C'était oublier que dans ces patois chante doucement, pour nous seuls, tout le passé de notre coin de terre et qu'en eux se prolonge, pour chacun de nous, l'écho des voix ancestrales.

C'était oublier que pour notre peuple ces patois sont le véritable langage de son cœur, celui de sa vie quotidienne, de ses travaux, de ses espoirs et de ses soucis, de ses joies et de ses deuils.

C'était perdre de vue, enfin, que ces parlers du terroir,

appris par les enfants des lèvres de leur mère et sentis confusément par l'adulte comme l'essence même de sa réelle nationalité, constituent, dans les régions frontières exposées aux assauts de la culture germanique, l'inexpugnable refuge du vieux génie latin, le suprême moyen de défense d'une civilisation dont la langue française est l'instrument et le produit.

C'est pour avoir compris et éprouvé ces vérités que l'abbé Bastin a employé tout son savoir et toute sa volonté à servir les patois de son pays malmédien en montrant leur originalité et en exaltant leur vigueur, en s'efforçant aussi de maintenir l'une et l'autre.

En même temps qu'il retraçait l'histoire de sa région dans une longue série d'études sur le rôle ancien de Malmédy, sur le passé des diverses paroisses, sur les mines d'or de l'Ardenne d'autrefois, sur les ruines de Reinastein, sur les vieilles voies de communication des fagnes et sur la *Via Mansuerisca*, sur le grand abbé Wibald qui fit la gloire de Stavelot-Malmédy au XII^e siècle ou sur l'abbé Nicolas Pietkin qui fut une de ses hautes figures à l'époque contemporaine, — l'abbé Joseph Bastin s'intéressait aussi à la topographie du pays, à ses noms de lieux, à son anthroponymie, à son folklore et à sa botanique.

Dans ces derniers domaines, il poursuivait une longue et patiente enquête, identifiant les variétés de la flore, recueillant les croyances populaires, notant les recettes traditionnelles et les mots anciens pour rassembler un jour tout ce savoir dans son beau livre sur *Les plantes dans le parler, l'histoire et les usages de la Wallonie malmédienne* paru au terme de son existence.

De cet ouvrage qui, dans la bibliographie de l'abbé Bastin, fait pendant à ses premiers travaux sur Faymonville, M. Jean Haust a dit avec raison qu'il restera comme « le témoignage parfait de ce que peut réaliser une érudition puisée aux sources de la vie, guidée à la fois par le sens critique d'un véritable savant et par la ferveur d'un patriote éclairé ».

Lorsque l'Académie appela l'abbé Bastin à siéger en son sein, elle voulut certes distinguer en lui le savant

dialectologue qu'il était, mais elle songea sans doute aussi à saluer, à féliciter et à remercier en lui le grand patriote, le défenseur de notre civilisation dans une terre de combat.

Après l'abbé Nicolas Pietkin, dont il fut le disciple courageux, l'abbé Bastin a en effet mené, dans les œuvres de la foi et dans les activités du siècle, par la parole et par la plume, au prix des plus grands sacrifices et des pires déceptions, une lutte ouverte, obstinée, longue et pénible, contre les représentants et les propagandistes du germanisme en Wallonie malmédienne.

Nommé à titre temporaire au rectorat d'Ondenval en 1907, il peut à peine s'y maintenir un an : l'autorité prussienne, ayant appris qu'il enseigne le catéchisme en français, intervient et veut l'envoyer en région de langue allemande. L'abbé refuse et préfère se réfugier à nouveau en territoire belge : de 1909 à 1914 il sera professeur à Dolhain d'où, chaque semaine, il pourra retourner à Waismes et poursuivre son apostolat.

Le mercredi 5 août 1914, alors qu'il tente de rejoindre Malmedy, les Allemands l'arrêtent à Stavelot.

N'est-il pas un dangereux agitateur ? Ne reviendrait-il pas pour organiser la guerre des francs-tireurs ? On le lui affirme. Il n'est pas nécessaire, d'ailleurs, que le landrath ait connaissance de la conférence que l'abbé a faite à Louvain en 1910 sur le sort lamentable de la Wallonie annexée. Ce fonctionnaire allemand sait à quoi s'en tenir sur les sentiments du prêtre rebelle. Cela lui suffit pour imposer à l'abbé un séjour forcé de plusieurs mois à Dusseldorf sous l'étroite surveillance de la police. Le suspect ainsi exilé devra attendre mars 1915 pour être autorisé à rentrer au pays... et pour reprendre, malgré tout, son combat de toujours.

Hélas ! Il faut le dire, la tâche était difficile. Annexée depuis un siècle à l'Allemagne, la région avait été lentement mais progressivement pénétrée par le germanisme.

Dans une conférence qu'il fit à Liège en 1919, l'abbé Bastin a dit ses amertumes et ses difficultés de l'époque.

Les fonctionnaires allemands et l'école allemande avaient

créé partout des foyers germanophiles extrêmement actifs. Le peuple, élevé dans le culte de la force, ne connaissait que l'histoire écrite par les Prussiens et se laissait griser au récit des victoires que remportait ou prétendait remporter l'armée impériale. Les prêtres eux-mêmes, sous prétexte de servir la patrie, diffusaient et couvraient de leur autorité les vérités créées à Berlin et confirmées à l'archevêché de Cologne. Les églises étaient militarisées et appelées au service de la guerre, des emprunts, du ravitaillement et des victoires officielles. Deux ou trois fois l'an, une lettre pastorale venait de Cologne rappeler aux fidèles que la cause de l'Allemagne était sacrée et que le triomphe final ne faisait aucun doute.

On devine le courage magnifique qu'il fallait à un homme et surtout à un prêtre pour oser réagir et pour rassembler secrètement, au prix d'une double rébellion, les Wallons du pays malmédien restés volontairement sourds à tous les appels et à toutes les menaces du Prussien.

Ce rôle difficile et périlleux, l'abbé Bastin l'assuma avec autant de calme que d'audace jusqu'au jour de la victoire et de la délivrance. Ce jour heureux ne marqua pourtant pas la fin de sa lourde tâche. Il dut poursuivre ses efforts, d'autre façon, quand Malmedy, occupée par l'armée anglaise, fut maintenue dans l'isolement et rendue à la morgue hautaine des fonctionnaires allemands.

Contre vents et marées, malgré l'incompréhension et l'hostilité de ceux qui s'étaient donnés ou vendus à l'Allemagne, malgré l'archevêque qui voulut l'envoyer dans la région de Bonn, malgré l'interdiction qui lui fut faite de dire encore la messe dans le diocèse de Cologne, dont relevait Malmedy, malgré les suspicions vexatoires de l'autorité militaire, il s'acharna, multipliant les démarches, les conférences, les écrits pour émouvoir les milieux belges, pour alerter et éclairer l'opinion internationale, pour ranimer la pensée et le sentiment wallons de ses concitoyens.

Enfin, en 1920, le succès couronna tant de persévérance et d'énergie. Et l'abbé Bastin put alors rentrer, la tête haute et le cœur fier, dans sa Wallonie reconquise. Chargé d'en-

seigner la religion dans les classes du nouvel athénée créé à Malmedy et de diriger l'internat annexé à cet établissement, il put, dans la paix et dans la liberté, reprendre ses travaux d'érudition et s'employer à effacer l'empreinte tenace laissée dans trop d'esprits par un siècle de germanisation systématique.

Je ne me sens aucune qualité pour dire, après d'autres, plus qualifiés que moi, les hautes vertus du bon prêtre que fut l'abbé Bastin. Je me ferais scrupule, d'autre part, de porter un jugement sur l'activité qu'il déploya dans les choses du siècle après 1920.

Ceux qui l'ont mieux connu que moi ont dépeint l'homme sous les traits d'un petit Ardennais à l'esprit vif et aux décisions nettes, amateur de bons mots et de bonne chère, sévère pour la faiblesse des lâches et pour l'orgueil des sots, mais infiniment charitable devant toutes les misères humaines.

A mes yeux, il reste, en même temps qu'un remarquable érudit, celui qui sut en des temps sans espoir se dresser quand même pour semer, d'un geste souverain, l'espérance et la volonté de renaître dans les cœurs douloureux de la Wallonie malmédienne.

En l'appelant à elle, l'Académie a procuré à l'abbé Bastin une de ses dernières joies. On ne peut relire sans émotion le discours qu'il prononça, lors de sa réception, le 10 juin 1939, et où il voulut se présenter comme « l'enfant gâté d'une terre privilégiée ». Avec quel amour il parlait de sa province ! Quelle reconnaissance il vouait à ceux qui, comme Alphonse Bayot, s'étaient intéressés à la vie et à la délivrance de sa patrie malmédienne !

Déjà, pourtant, il sentait venir, pour son coin de terre, de nouveaux dangers dont la menace ternissait son bonheur sans affecter sa détermination de vaincre encore dans un autre conflit.

Il s'est éteint peu après, le 5 août 1939, jour anniversaire de son arrestation en 1914, quelques semaines seulement avant le déchaînement de la nouvelle tourmente.

Depuis lors, ses amis sont restés partagés entre le deuil de l'avoir perdu trop tôt et la satisfaction de penser qu'il

est parti à temps pour ne pas connaître une tragédie qui eût assombri sa fin.

Quand elle est venue, cette fin fut calme et fière. Resté lucide jusqu'au bout malgré de cruelles souffrances, l'abbé dicta ses dernières volontés, prépara l'expédition de sa lettre mortuaire, puis suivit sur le texte la récitation de la prière des agonisants, dont la beauté ravissait son âme.

Ceux qui ont pu assister à ses funérailles gardent un souvenir poignant de la cérémonie à la fois solennelle et populaire où l'hommage des autorités officielles s'effaçait devant celui d'une population rurale fidèle à ses usages. Il y avait là toutes les parentes du défunt revêtues de l'*afûlere* de Faymonville, la mante qui se porte aux enterrements campagnards; une foule recueillie récitait le cha-pelet; les vieillards, ceux qui l'avaient aidé dans ses enquêtes, pleuraient le pasteur vénéré qui leur avait appris à mieux aimer et à retrouver leur vraie patrie.

Dans le deuil simple et sincère de ces paysans respectueux des traditions locales, l'abbé Bastin a reçu le véritable adieu qu'il avait souhaité, celui de ses frères de misère et de lutte, celui de la terre même pour laquelle il avait toujours vécu, celui que dorénavant aucune parole ne pourrait égaler en austère grandeur.

CHRONIQUE

Elections

Un arrêté du Prince-Régent, en date du 9 janvier 1946, approuve l'élection de Mlle Julia Bastin et de MM. Paul-Henri Spaak, Joseph Calozet et Pierre Nothomb, ainsi que la désignation de M. Charles Bernard en qualité de directeur pour l'année 1946.

Un arrêté du Prince-Régent approuve l'élection de MM. Constant Burniaux, Lucien Christophe et Henri Liebrecht.

Dons et Legs

L'Académie a accepté avec reconnaissance un portrait de Georges Rodenbach par le peintre Nicolas van den Eede, don de Mme Lebrun-Rodenbach. Il ne pourra malheureusement être exposé que lorsqu'une fortune meilleure aura remis l'Académie en possession de locaux convenables.

L'Académie a accepté avec gratitude le legs de livres et manuscrits d'Hubert Krains qui lui a été fait par Mme Juliette-Louise Thibaut, veuve de M. Hubert Krains.

La Commission de l'Édition

L'Académie sera représentée au sein de la Commission de l'Édition, instituée par le Ministre de l'Instruction publique, par MM. Georges Rency, Lucien-Paul Thomas et Firmin van den Bosch.

Concours Scolaire

Le jury du Concours scolaire est composé de MM. Constant Burniaux, Joseph Calozet, Henri Davignon, Georges Rency et Gustave Vanzype.

Le Prix Counson

Sur proposition du jury du Prix Counson, celui-ci est attribué à M. Louis Remacle, pour une étude sur « Les variations de l'H en liégeois ardennais ».

Le Statut des Académies

L'Académie a voté l'ordre du jour suivant, présenté par M. Henri Davignon :

L'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, ayant pris connaissance des délibérations des directeurs et des secrétaires perpétuels des diverses Académies et soucieuse de répondre à la demande d'avis que lui a adressée le Gouvernement, estime que les problèmes soulevés méritent un sérieux examen en vue d'aboutir à une solution d'entente favorable au prestige des Académies, à leurs rapports et, en général, à l'action des élites sur la culture scientifique, artistique et littéraire du Pays.

En ce qui la concerne, l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises ne voit rien, dans sa structure et son fonctionnement, qui commande une modification quelconque. Elle souhaite néanmoins pouvoir coopérer davantage à l'activité générale des Académies : si l'idée d'un groupement sous l'égide d'un Institut Royal de Belgique prenait corps, l'Académie se déclare prête à y participer. Elle accepterait notamment d'entrer dans une Commission administrative, avec roulement pour la présidence entre les diverses Compagnies, chargée de gérer certaines fondations communes et de régler les questions connexes relatives aux archives, aux bibliothèques et à la distribution des locaux dans le Palais commun.

L'Académie profite de l'occasion pour rappeler l'urgence d'une solution à la question arbitrairement ouverte, de son logement et de la brusque mise à l'abandon de ses précieuses collections.

Frappée d'autre part des inconvénients résultant pour la valeur du titre d'académicien de la multiplication des titulaires de celui-ci, l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises ne peut qu'être favorable à une solution éventuelle qui permettrait la réunion dans une seule Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts, dont chaque classe serait divisée en deux sections, des savants et

des artistes actuellement séparés à raison de la langue ordinaire dont ils se servent pour leurs écrits.

Il appartiendrait à chaque classe de faire des suggestions quant à la limitation de leurs membres.

* * *

En sa séance du 23 mars, l'Académie a élu M. Charles Bernard comme secrétaire perpétuel, en remplacement de M. Gustave Vanzype, atteint par la limite d'âge. M. Charles Bernard abandonne de ce fait les fonctions de directeur. L'Académie désigne M. Valère Gille pour le remplacer.

ANNEXE

RAPPORT DU JURY
CHARGÉ DE RÉGLER L'ATTRIBUTION
DU PRIX BIENNAL
DE LITTÉRATURE WALLONNE
(2^e période 1938-1943 — Prose)

Monsieur le Ministre,

Le jury chargé de vous faire des propositions pour l'attribution du prix biennal de littérature wallonne (2^e période 1938-1943, prose) a l'honneur de vous faire rapport sur les œuvres qui ont été soumises à son appréciation.

Ces œuvres étaient au nombre de 22, dont certaines ont été écartées sans examen, parce qu'elles ne répondaient pas aux conditions fixées pour être prises en considération.

Il s'agit, en l'espèce, de deux poèmes de M. Clerbois, d'un poème de M. Waroquier et d'une pièce de théâtre intitulée *A qui est-ce ?...*, parvenue sans indication d'auteur et sans adresse d'expéditeur.

Le jury a rejeté également, sans discussion, les œuvres suivantes :

Al ponté de djoué, de Petitjean, récit incolore où en quatre pages manuscrites, l'auteur raconte, sans art, l'atterrissage d'un parachutiste anglais et sa remise à la gendarmerie.

Lidje qui rêye et glawtinèye, de Dubru : quelques vers et quelques historiettes à reproduire au verso de billets de calendrier pour corps de garde.

Fé l' Dgêlé, de Delière, souvenirs très personnels d'un quadragénaire binchois, mais n'ayant aucun caractère littéraire.

Restaient donc seize œuvres à examiner plus attentivement, moisson bien maigre, si l'on songe que le jury a prolongé jusqu'au 1^{er} mars la date de réception des travaux, après avoir adressé dès le 25 janvier, un nouvel appel aux concurrents.

Le jury avait pris cette décision, en raison du fait que bon nombre d'auteurs wallons ont observé la consigne du silence et n'ont pas voulu publier pendant la guerre, afin d'éviter de devoir se soumettre aux formalités de la censure. Certains des auteurs nous ont même signalé leur refus de participer à toute manifestation dont ils redoutaient le caractère plus ou moins suspect.

Il aurait donc été peu équitable de procéder à l'attribution du prix sans tenir compte de l'abstention volontaire d'un certain nombre d'écrivains.

A quoi faut-il attribuer le peu de succès du présent concours ?

D'abord sans doute, au fait que la prose n'apparaît et ne triomphe qu'au dernier stade de l'évolution dans toutes les littératures. La chanson est le premier moyen d'expression auquel s'arrête le peuple qui veut s'extérioriser. Suivent la poésie et le théâtre; enfin, ce merveilleux instrument qu'est la prose ne vient que plus tard.

Nos prosateurs en sont à ces débuts, ils n'attachent pas encore assez d'importance au caractère artistique de la prose et l'on constate, au surplus, d'une façon générale, qu'ils manquent de raffinement.

Une autre raison doit être recherchée, semble-t-il, dans le fait que les éditions sont actuellement coûteuses, et que la prose wallonne « paie » moins encore que la poésie. L'acheteur acquiert un recueil de vers qu'il pourra feuilleter à loisir mais hésite à entreprendre la lecture d'une œuvre de prose un peu longue.

* * *

Un fait a frappé les membres du jury : la carence presque totale des écrivains de la région liégeoise.

S'ils détiennent sans conteste la palme dans l'art dramatique, ils n'ont guère su se renouveler en poésie et n'ont pas été plus heureux en prose. Il leur faudra faire un effort dans ce domaine, où ils sont largement distancés par leurs confrères du Hainaut, notamment de la région de Charleroi.

C'est de là, en effet, que sont venues les œuvres les plus nombreuses et les meilleures, dont l'analyse fait l'objet du présent rapport.

* * *

Le jury a classé en trois catégories les œuvres qu'il a examinées, et a ainsi procédé par étapes successives à l'élimination des concurrents.

Force lui a été de reconnaître que, dans l'ensemble, la qualité ne compensait pas le manque de quantité.

Car, même pour les quelques œuvres ayant une réelle tenue littéraire, un reproche général doit être adressé aux prosateurs wallons; ils semblent manquer de souffle et sont trop pressés de publier des œuvrettes, passant parfois à côté de l'occasion qui s'offrait, très belle, de faire œuvre d'écrivains vraiment dignes de ce nom.

Est-ce à dire que nos prosateurs dialectaux sont dépourvus d'imagination et de talent ?

Non point; les qualités soulignées ci-après en témoignent éloquemment, tandis que les défauts rencontrés procèdent d'un manque d'expérience et surtout d'un manque de persévérance.

Quel est donc l'écrivain français qui a dit qu'un conte ou une nouvelle était un roman écourté faute de temps ?

C'est une parole que devront méditer sérieusement à l'avenir nos écrivains wallons.

* * *

Après ces remarques destinées à éclairer Monsieur le Ministre sur l'aspect général du concours, il nous reste à analyser les œuvres présentées. Nous commencerons par celles de la troisième catégorie.

1. LEBRUN, Adelin (Dinant) : *Les Canaris*.

Le jury s'est consciencieusement astreint à lire, tantôt la version dialectale, tantôt la version française des quelque vingt-cinq contes présentés par Lebrun dans son nouveau recueil.

Hélas ! le texte dialectal est du mauvais français, traduit mot à mot, et le texte français est une traduction de mauvais wallon en mauvais français, truffé d'expressions wallonnes. Il faut s'élever contre la prétention que nourrit Lebrun d'écrire en wallon.

Nous n'analyserons évidemment pas chacun des contes du volume. Certains sujets étaient bien choisis et eussent pu, entre des mains plus expertes, devenir un récit coloré, vif, savoureux. Mais l'auteur n'a pas su tirer de la matière dont il disposait, tout ce qu'elle pouvait donner.

2. LEBRUN, Adelin (Dinant) : *Lètes di m' Mansarde*.

Les remarques ci-dessus s'appliquent exactement à cet autre recueil du même auteur.

3. MARCHAL, Anatole (Durnal) : *Padri l' Murwè*.

L'auteur prend soin de nous avertir par un sous-titre qu'il nous présente des contes fantastiques. On s'en aperçoit très vite !

Après avoir donné successivement quatre recueils de légendes plus ou moins authentiques — mais toujours fort bien écrites dans une langue très pure et très soignée — Marchal a voulu tenir compte, sans doute, d'une remarque qui doit lui avoir été faite, à savoir qu'il ne se renouvelait guère et que ses sujets paraissaient bien usés.

Il faut reconnaître que sa tentative de renouvellement est un échec.

Au fait, Edgard Poë serait-il adaptable en wallon ? Et cependant les contes d'Edgard Poë ont plus de fond et une autre allure que ceux de Marchal, qui ne parvient, à aucun moment, à accrocher l'intérêt du lecteur, ni à le faire frémir, lorsqu'il fait prendre contact à ses héros avec la quatrième dimension !

Le procédé de violence dans les termes est bien insuffisant pour atteindre le but, que, visiblement, Marchal s'était proposé.

On retrouve, comme dans les autres ouvrages du même auteur, d'éclatantes qualités dans l'emploi du dialecte, qui reste d'une richesse et d'une pureté toujours égales. Mais ces qualités sont insuffisantes pour masquer la faiblesse de l'affabulation et certaines trivialités (tinre do l' brayète — rare comme do stron d' pâpe) intercalées, on le sent, pour produire un effet de violence volontairement recherché.

4. PIRSOU, Léon (Namur) : *Les Fôves di m' grand-mère Tôye*.

Appartiennent à la même veine que *Lu Scrèt dè Boneûr*, de Grosjean, dont il sera parlé plus loin.

Si l'auteur a eu le tact d'épargner ici au lecteur des commentaires superflus en se bornant à narrer d'authentiques légendes populaires, il est loin par contre de posséder les qualités que nous avons trouvées chez Grosjean ou chez Marchal. Le dialecte est mauvais : il fourmille d'expressions traduites du français ; le style est négligé, plein de redites et le ton sonne souvent faux.

On le regrette d'autant plus que l'on sait l'auteur fort capable de faire mieux. L'impression laissée par la lecture de ce manuscrit est que l'on se trouve, comme pour Lebrun, en présence d'un premier jet. De telles négligences sont malheureusement impardonnables, et le jury n'a pu que classer en troisième catégorie cette œuvre.

Le jury range dans une catégorie supérieure les œuvres qui suivent. Sans pouvoir prétendre à l'obtention du prix, elles possèdent des qualités qui les font trancher assez nettement sur celles que nous avons analysées précédemment.

5. GROSJEAN, Nicolas (Verviers) : *Lu S'crèt dè Boneûr*.

Recueil de souvenirs et de légendes qui, comme nous le disions, s'apparente à l'œuvre de Pirsoul. C'est un genre dont les prosateurs wallons ont usé et abusé, avec plus ou moins de bonheur.

Tout en reconnaissant à Grosjean une charmante fraîcheur d'âme, une connaissance remarquable de son dialecte absolument pur, il faut bien admettre que la facture de ses récits manque des qualités que le lecteur aime à rencontrer.

Longueurs et redites ne sont point évitées; au contraire, les meilleures légendes sont gâtées par les commentaires et considérations que l'auteur se croit obligé d'y ajouter, sur un ton prêcheur qui laisse une impression déplorable.

Le jury regrette de ne pouvoir accorder une meilleure place à cette œuvre d'un homme dont on devine la simplicité alliée à la bonté, qui ne manque pas de talent mais qui n'a pas su le discipliner, le plier aux règles immuables auxquelles nul ne peut se soustraire s'il veut créer une œuvre de valeur.

6. LEBRUN, Adelin (Dinant) : *Les Foûyes évolint*.

Le jury est, partiellement au moins, d'accord avec le préfacier. Chez Lebrun, il préfère le conteur au poète, très frais et très prime-sautier sans doute, mais d'une effarante prolixité et dont toute l'œuvre semble n'être qu'un premier jet, jamais revu, jamais corrigé et offre partant une succession de chevilles, de redites, de fautes grossières contre la prosodie.

Sa prose est plus concise et plus nerveuse; mais Lebrun paraît penser en français et c'est le texte wallon, qui, en bien des passages de l'œuvre, fait l'effet d'être une traduction; cela ressort, au surplus, des remarques déjà faites à propos des deux autres volumes de contes cités plus haut.

L'auteur possède cependant sans conteste deux dons : la fraîcheur des sentiments et une vive, très vive sensibilité.

S'il gâche ses dons à plaisir dans maints de ses innombrables poèmes, il en tire un beaucoup meilleur parti dans quelques-uns de ses contes,

dont certains — comme le note très justement le préfacier Marcel Fabry — rappellent un peu la manière de Maupassant et notamment dans le meilleur à nos yeux : *Il faut bien rentrer le foin*.

D'autre part, *l'Anesse des Chiffonniers*, *Le Braconnier et le Médecin*, *Le Miracle de Saint Adelin*, sont des sujets dont Lebrun a tiré un excellent parti... quant au fond.

L'ensemble se lit sans ennui, sinon même avec un certain plaisir, car Lebrun arrive à accrocher l'attention du lecteur par des traits bien choisis et une certaine émotion artistique qui se dégage de-ci de-là, de même que par la nostalgie du beau et du bien dont on le sent fortement imprégné, même lorsqu'il l'exprime avec un peu de gaucherie.

Domage qu'il faille déplorer, une fois de plus, la facilité de l'auteur et l'abus des formes et des tournures françaises !

7. DARTEVELLE, Walter (Wanfercée-Baulet) : *Li Fiye da Pugète*.

Nous abordons avec cet auteur un genre bien différent de ce que nous avons vu jusqu'à présent : nous approchons avec lui de la région de Charleroi, qui a vu naître une génération de jeunes écrivains dont l'ambition a été de renouveler les genres et les sujets d'inspiration de la littérature dialectale.

Dartevelle n'est plus un jeune cependant, et on ne rencontre pas chez lui les qualités que possède la jeune équipe à laquelle nous faisons allusion.

On ne peut guère qualifier son œuvre du nom de roman; l'intrigue est, en effet, inexistante.

Pugète, ouvrier mineur d'élite, est père d'une jeune fille qui s'est éprise d'un sabotier. Mais Pugète souhaiterait vivement voir sa fille épouser un mineur, car il considère que c'est la seule profession digne d'un homme. Bien entendu, tout finit par s'arranger sans grandes difficultés.

Le fil ténu de cette intrigue n'est qu'un prétexte servant à relier différents tableaux de la vie au village. C'est ainsi que nous sont décrits successivement un combat de coqs, l'atmosphère du cabaret, le ferrage des chevaux, un accident dans la mine, des scènes de grève, le tirage au sort et la ducasse.

Sans doute, Dartevelle a-t-il très bien observé ces différents tableaux de la vie du village et il a rendu avec beaucoup de bonheur notamment la fièvre des journées de grève. Encore y trouve-t-on certaines longueurs

et des redites. Les scènes du tirage au sort sont bien vivantes également, et la partie où il décrit l'accident survenu au fond de la mine ne manque pas non plus de qualités.

Du point de vue dialectal, il semble que Dartevelle ait quitté depuis longtemps son village et qu'il ait oublié non seulement une partie de son vocabulaire, mais également quelques-unes des règles de la grammaire wallonne. A titre d'exemple, citons quelques mots français traduits purement et simplement, alors qu'il existe des mots wallons pour rendre la même idée (égnervé pour énervé, djaube di fleurs pour gerbe de fleurs, blessure qui se dit en wallon cwachûre, etc...).

Du point de vue grammatical, la faute la plus grave que commet continuellement M. Dartevelle est de faire varier le participe passé employé avec l'auxiliaire avoir comme s'il l'était avec l'auxiliaire être. C'est ainsi qu'il dit, par exemple : « Li feume do marchau a-z-acou-reuwe » alors qu'il fallait dire « a-z-acouru ou est-acou-reuwe ». Des exemples de l'espèce pourraient être alignés en abondance.

Une autre erreur de grammaire que commet Dartevelle est l'accentuation de l'« é muet » terminant l'adjectif, lorsque le substantif qui suit est un masculin. On dit par exemple « des vèt' volets » et non « des vètès volets » mais on dit « des vètès pommes ».

Bien que l'œuvre de Dartevelle ne soit pas dénuée de qualités, le jury ne pense pas, eu égard aux défauts signalés, pouvoir la ranger parmi celles qui sont dignes de retenir son attention.

8. DIEU, Simon (Frameries) : *Roman d' Carbèni*.

C'est l'histoire bien sombre d'un ouvrier mineur qui, comme le héros de Dartevelle, semble doué de toutes les qualités.

Mais ce brave Borain est franchement né sous une mauvaise étoile. Rien ne lui réussit et l'œuvre se termine dramatiquement par la mort de sa femme et de ses trois enfants, tandis que lui-même, devenu tuberculeux, traîne misérablement une fin d'existence plus que pénible.

Sans doute, la vie du mineur n'est-elle pas précisément le paradis sur terre, mais peut-on croire qu'à l'heure actuelle un bon ouvrier à veine soit réduit à une misère telle que nous la décrit l'auteur ? Nous ne le pensons pas et il est fort probable qu'en raison des exploits accomplis au cours d'un sauvetage après un coup de grisou, un homme de la valeur du héros qui nous occupe, aurait pu obtenir autre chose qu'un voyage à Bruxelles pour y recevoir des mains du Roi une décoration.

Ceci dit, il faut reconnaître que l'auteur a su décrire avec beaucoup d'adresse et d'émotion la dramatique histoire du coup de grisou au charbonnage du Grand-Trait. Le passage de ce chapitre où il narre les efforts de 21 mineurs ensevelis, pour se frayer un chemin vers les galeries épargnées par le sinistre, est particulièrement réussi et l'atmosphère d'angoisse est parfaitement rendue.

Au point de vue dialectal, aucun reproche n'est à faire à l'auteur, mais encore une fois, comme trop de prosateurs wallons, il a tourné court et n'a écrit qu'une œuvrette là où, avec un peu d'imagination et de travail, il aurait sans doute pu donner bien davantage.

Le travail est absolument trop ténu pour être admis par le jury au nombre des œuvres dignes de l'obtention du prix.

9. CALLAERT, Firmin (Farciennes) : *Fosse*.

Nous revenons à la région de Charleroi avec cette œuvre qui est une très heureuse adaptation d'une série de croquis écrits en français et dus à la plume de Deligne.

Callaert avait déjà adapté une autre œuvre du même auteur : *Adolphe ou la difficile production* qui, sous le titre de *Dofe, Maisse porion do n° 2*, trace tout comme *Fosse*, des tableaux, saisissants dans leur simplicité, de la vie du mineur.

Ces deux adaptations rendent en wallon un son très franc et très pur, plus humain, plus proche de la réalité que celui de la version française.

Callaert possède à fond son dialecte et les termes techniques n'ont aucun secret pour lui. Ils abondent et les chercheurs sauront en tirer parti, car ils y découvriront une collection de vocables peu usités dans le langage courant, mais d'un usage fréquent dans la mine.

S'il n'y a rien à reprocher à *Fosse* du point de vue littéraire ni du point de vue dialectal, il faut cependant tenir compte de la minceur de l'œuvre et surtout du fait qu'elle n'est pas une création originale.

Tout en la classant parmi les meilleures productions dialectales présentées, le jury ne croit pas, pour les raisons rappelées ci-dessus, pouvoir retenir *Fosse* pour l'attribution du prix.

10. LAUBAIN, Joseph (Gembloux) : *Djan Biètrumé achârné pidjonisse*.

Voici en quels termes l'auteur présente lui-même son ouvrage :

« Un peu d'histoire naturelle; un peu de science sans prétention; du mystère et de la réalité; des pages de vie et de lutte et de drame chez

les pigeons; de la vie et de la passion chez les hommes; des souvenirs du passé, et, pour égayer, des inventions d'un amateur de pigeons; le tout sous un vivant soleil d'instincts et d'amour. »

Il y a, en effet, tout cela dans l'œuvre de Laubain mais à doses fort réduites.

La meilleure partie est celle où Laubain a consigné ses observations sur la vie des pigeons. Celle-ci offre quelque intérêt pour le profane dont elle arrive à éveiller la curiosité et le désir d'en connaître davantage, comme lorsqu'on feuillette Fabre. La partie où l'auteur traite de l'amour des pigeons, par exemple, est excellente.

On sent Laubain moins à l'aise lorsqu'il parle des hommes. Le peu de dialogues dont il a parsemé son œuvre ne semble avoir ni vie, ni chaleur et c'est étrange, car Laubain est surtout un auteur dramatique. Certaines de ses pièces de théâtre sont loin de manquer de mérites et on ne s'explique guère le manque de nerf, de relief, de la partie dialoguée de son roman.

Le jury regrette que le don d'observation dont il a fait preuve vis-à-vis des pigeons ne l'ait pas mieux servi dans le reste de l'œuvre. Il le regrette d'autant plus que l'auteur a retracé avec un grand bonheur la passion du « pidjonisse » qui tient une place si importante dans la vie populaire wallonne.

Il a hésité à écarter cette œuvre dès l'abord. Laubain a pour lui le mérite de l'originalité; peu d'écrivains wallons jusqu'à présent ont abordé des sujets semblables. Il ne serait pas mauvais, si l'ensemble du travail en était jugé digne, d'encourager les écrivains wallons — ils le seraient incontestablement si Laubain obtenait le prix — à creuser ce filon nouveau et à délaisser le folklore et les souvenirs. Les contes folkloriques sont souvent fort mal rapportés, au dire des experts en la matière, et les seconds trop ressassés et sans grand intérêt.

11. MARCHAL, Anatole (Durnal) : *Li Dêrène Chêge*.

La dernière veillée, où les âmes simples frissonneront en écoutant la merveilleuse histoire; la dernière veillée, où la verve débridée de quelque conteur villageois fera rire l'assemblée « à se fendre la narine en quatre » suivant la pittoresque expression wallonne. Il y a belle lurette, croyons-nous, qu'elle a eu lieu.

Mais peut-être le manque de charbon et les inconvénients de l'occultation auront-ils remis pour un certain temps les veillées à la mode, s'il existe encore des conteurs.

Si, en tous cas, l'un deux était un jour à court d'inspiration, il aurait profité à feuilleter l'œuvre de Marchal *Au tîmps des Nutons* et *Li Dêrène Chîge*.

Au point de vue folklorique, les histoires contées sont loin d'être d'une parfaite orthodoxie. Mais quelle poésie s'en dégage, quel délicat parfum de naïveté et de foi touchante ! Quel témoignage d'attachement aux traditions, aux mœurs du passé ! Quel acte d'amour aussi, envers ce coin particulièrement poétique du Namurois, où coulent le Bocq et le Crupet !

L'auteur en décrit amoureuxment et minutieusement les coins mystérieux, non encore profanés par le camping, et où une âme point trop terre à terre peut encore s'évader du présent et s'imaginer voir dans les brouillards de la rivière se dessiner les corps de Mélusine, de Midone de Bioul ou de Huguette de Poilvache.

Car Marchal, s'il écrit en prose, n'en a pas moins une âme de poète.

« Il a pris, dit-il, la vieille maison avec son décor et ses habitudes, » et l'a portée dans un pays où les songes sont rois, où les arbres ont des visages d'hommes, où les ruisseaux bleus sont pleins de poissons d'or et où le vent joue de la flûte dans les arbres. »

Il l'a mise là, pour lui seul. Et quand les soirées d'à présent lui semblent trop longues, il n'a qu'à pousser la porte pour se retrouver au « pays des merveilles ». Pour lui la dernière veillée ne s'achèvera jamais, la dernière fable ne sera jamais contée.

Style très pur, images fraîches, beaucoup de sentiment et de poésie, telles sont les caractéristiques de cette œuvre.

Sans doute, en ce siècle de dynamisme et d'action, reprochera-t-on à Marchal une certaine monotonie et quelques redites qui allongent et parfois alourdissent la phrase et le récit. La critique sera méritée et si l'on peut parcourir l'ouvrage sans éprouver à un haut degré la lassitude que l'on ressent habituellement en présence des défauts signalés, si la poésie qui se dégage de l'ensemble berce le lecteur et les lui voile, ils n'en restent pas moins présents.

Eu égard aux sources peu sûres où les légendes sont puisées, eu égard aux critiques formulées plus haut, le jury a également écarté *Li Dêrène Chîge*.

Nous abordons avec DELZENNE (Ath) *Les Panchus d' Weegnies*, les œuvres que le jury a classées en première catégorie.

Le secrétaire du jury a signalé, au cours de la discussion, que lorsque Delzenne a sollicité une souscription pour son œuvre, c'était, depuis bientôt dix ans qu'il a été appelé à s'occuper des lettres wallonnes au Département, la première fois que l'occasion lui était offerte de prendre contact avec un écrivain de la région d'Ath.

C'était aussi la première fois qu'une demande de souscription était adressée pour un roman.

Dans le rapport remis à cette occasion, M. Wartique notait ce qui suit :

« Roman ? le terme n'est peut-être pas tout à fait exact ; l'œuvre est » un peu ténue pour être ainsi qualifiée, mais disons : une « nouvelle » » étendue.

« Quoi qu'il en soit, je ne veux point chicaner sur les termes et je » me hâte de dire que je n'ai rien perdu pour attendre !

« J'ai eu l'occasion, à maintes reprises, de déplorer l'absence de bonne » humeur et de verve satirique de nos auteurs patoisants.

« Tout en notant les réels progrès réalisés depuis 1/4 de siècle dans » les lettres wallonnes, en reconnaissant la vigueur et l'âpreté des » poèmes et des proses des écrivains de la région de la Sambre notam- » ment, et en rendant à leur talent un hommage mérité, je regrettais » de voir tarie cette source si wallonne d'inspiration, la moquerie » pleine de bonne humeur, genre dans lequel s'étaient illustrés tant de » devanciers.

« Eh bien, Dieu soit loué ! Delzenne renoue la tradition. Et il l'a » reprise avec beaucoup de bonheur dans cette délicieuse histoire que » Rabelais n'eût pas désavouée et dont il eût sans doute recommandé » la lecture à « ses amis très précieux ».

« L'auteur nous narre donc avec beaucoup d'humour les aventures » d'un club d'obèses pour qui leur obésité est loin d'être un martyre.

« A force d'ingéniosité, ces bons gros parviennent à maintenir « leur » ligne » malgré le rationnement.

« Mais voilà... on a beau être obèse, on n'en a pas moins ses petites » ambitions. Et comme la présidence du club revient de droit au plus » pesant des membres, on devine les ruses dont vont user les candidats » pour se surpasser.

» Témoin, ce « povre » qui, ayant ouï dire que l'on pouvait encore
 » à Bruxelles, en y mettant le prix, manger comme avant la guerre,
 » rentre chez lui « bleu de faim » après s'être glissé honteusement de
 » table en table dans un restaurant « prisunic » et y avoir englouti, au
 » grand étonnement des serveuses, quatre ou cinq « repas complets ».

» Il faut lire aussi la belle aventure du Panchu, qui, à un enterrement
 » au village voisin, renoue connaissance avec trois vieux copains qui
 » lui font promettre de ne pas retourner chez lui sans passer leur dire
 » bonjour.

» Il arrive chez le premier vers midi, et un bon repas l'attend comme
 » il se doit.

» Le second, qui n'a pu se résoudre à admettre un décalage de deux
 » heures sur le temps marqué par le soleil, a accepté un compromis et
 » s'en tient à mi-chemin : chez lui, on n'avance les horloges que d'une
 » heure. Il allait donc se mettre à table au moment où arrive le joyeux
 » obèse. Que faire sinon accepter de bon cœur un dîner offert généreu-
 » sement ?

» Le troisième copain, qui est fermier, a conservé, comme la plupart
 » des cultivateurs, « la véritable heure belge » et le dîner va être servi
 » au moment où survient la victime, (cette fois, il faut bien l'appeler
 » ainsi). On ne peut, cela va de soi, faire affront à un camarade d'enfance,
 » et bon gré mal gré, le troisième dîner — et quel dîner ! — doit être
 » avalé !

» Mais on peut aussi être obèse et tomber amoureux !

» Et alors, quel chagrin lorsque la belle ne veut épouser qu'un
 » homme de poids normal ! Et que ne ferait-on pas pour maigrir lorsque
 » le cœur a parlé !

» Bref, on voit quelles joyeuses fantaisies peut tirer de ce thème un
 » écrivain qui n'est point morose.

» Ce livre, je l'appellerais volontiers une bonne action ! N'en est-ce
 » point une, en effet, que de nous dérider à l'heure actuelle ? N'est-il
 » pas heureux de rencontrer des gens qui peuvent se passer de se plaindre
 » et de geindre sur les restrictions alimentaires, et qui, en l'an de grâce
 » 1943, peuvent nous entretenir gaiement du thème de la mangeaille.

» Voici donc enfin un écrivain wallon qui a retrouvé le sens de la
 » gaité. Je souhaite vivement que M. Delzenne cultive sa verve et nous
 » donne d'autres œuvres de même allure. »

Le jury, tout en se ralliant aux termes dans lesquels il est parlé ci-dessus des *Panchus de Weegnies*, a cependant cru devoir faire quelques réserves.

Unanime à reconnaître la valeur littéraire de cette œuvre, il est frappé cependant par le fait que Delzenne s'est abstenu de faire toute allusion à l'occupation allemande et a par là négligé une situation qui aurait pu être utilement exploitée comme contribution à l'histoire du pays en général et des Panchus en particulier. Mais il retient cette œuvre comme digne éventuellement d'être couronnée.

LECOMTE, Louis (Châtelet) : *Ramadges*.

Cette œuvre a obtenu un deuxième prix à la Société de Littérature Wallonne de Liège; c'est un incontestable témoignage de sa valeur, car la Société de Littérature Wallonne se montre, surtout depuis quelques années, extrêmement parcimonieuse de ses distinctions, dont sont avides tous les écrivains wallons.

C'est à juste titre que l'œuvre de Lecomte a été appréciée. C'est au reste sa propre histoire que l'auteur raconte, d'une façon à la fois si simple et si tragique, dans *Ramadges*.

Dans la préface, Marcel Fabry analyse d'une façon pénétrante le talent de l'auteur, et le paragraphe dans lequel il traite de la discrétion avec laquelle Lecomte expose son sujet, rencontre l'adhésion du jury. Celui-ci se voit néanmoins obligé de faire un reproche à l'auteur : pourquoi tant se hâter de publier de si minces plaquettes et ne pas attendre une moisson plus abondante ?

Car l'objection que les éditions sont horriblement chères n'est point une raison suffisante pour éditer morceau par morceau un recueil de fables, de poèmes ou de contes et en tirer dix volumes.

LECOMTE, Louis : *Dèdè*.

Nous avons déjà dit que les contes et nouvelles n'étaient que des romans qu'on n'avait pas eu le temps d'écrire.

Dèdè pourrait très bien, à notre avis, n'être aussi que le premier chapitre d'un roman que Lecomte se devait d'écrire, car il n'a pas, lui, l'excuse du manque de temps.

Quoi qu'il en soit, Lecomte est un prosateur de talent. Déjà son recueil de contes *Nwâre Bîge* a été retenu jusqu'au dernier tour par le

jury du prix biennal de Littérature wallonne, pour la période antérieure à la présente.

Nous ferons ici à Lecomte, le même reproche que nous lui avons fait à propos de *Ramadges*, c'est d'avoir publié *Dèdè* avant de laisser grandir le gamin et de n'avoir pas narré toute sa vie, en y appliquant le même louable esprit d'observation.

Dèdè jeune apprenti, Dèdè marié, élevant à son tour une famille : quelle mine pour un observateur attentif comme Lecomte, qui a vécu lui-même cette vie d'humble et consciencieux ouvrier ! Avec quelle tendre pitié ne se pencherait-il pas sur les divers types des divers milieux où il pourrait faire évoluer le héros de son livre ? Maintes fois, comme dans *Nwâre Bîge*, il aurait eu l'occasion d'émouvoir le lecteur. Car la force de Lecomte réside précisément dans cet art qu'il possède, d'émouvoir sans employer aucun procédé, émouvoir par sa manière simple de raconter d'humbles bonheurs et de lourdes peines.

LECOMTE, Louis : *Preumi Bidon*.

Sans doute, le lecteur avide d'action rejettera-t-il ce livre avec mépris, car *Preumi Bidon* est une histoire où il ne se passe exactement rien.

C'est le récit tout simple de la première journée de travail d'un gamin de douze ans ; et au fond c'est la première journée de travail de Louis Lecomte lui-même, car cet écrivain aveugle a connu de la vie bien des aspects !

Son école primaire terminée, il a, comme tous les enfants d'ouvrier de la région et de l'époque, été mis en apprentissage, non selon ses goûts, mais selon les possibilités.

Puis, il est descendu dans la mine, où les salaires étaient meilleurs ; puis, il est parti pour l'Amérique, où il a pu ramasser le petit pécule qui lui a permis de s'installer à son compte. Puis, ç'a été l'accident tragique.

Mais de ses dures journées d'enfance, Lecomte n'a gardé nulle amertume. Il ne se pose ni en victime de la société, ni en exploité du capitalisme.

Il conte tout simplement, sans chercher aucun effet, l'impression — que l'on sent formidable —, ressentie par un gamin de douze ans qui prend pour la première fois contact avec l'usine, le travail, les hommes.

Nous disons simplement, mais non sans art, car Lecomte a une âme d'artiste, et il trouve parfois des notations poétiques neuves et

inattendues pour des choses où le commun des mortels ne voit que la saleté d'un grand atelier et n'entend que le tapage assourdissant des marteaux ou le grincement des limes et des foreuses.

En même temps qu'il note finement les réflexions de l'apprenti, Lecomte décrit avec une précision minutieuse maints détails de l'atelier et des machines.

Le récit contient de très nombreux termes techniques dont la compréhension est facilitée par un abondant glossaire. Le philologue trouvera ici aussi beaucoup à glaner, car le vocabulaire est très riche.

Prenant en considération l'ensemble de l'œuvre de Lecomte, et le talent indéniable de l'auteur, le jury se serait montré disposé à écarter l'objection de la minceur de chacun des ouvrages pris séparément. Mais le fait que l'une des œuvres a déjà été primée à Liège et que l'autre a valu à son auteur un encouragement assez substantiel au concours organisé par le Grand-Charleroi, a décidé le jury à écarter également les trois recueils de Lecomte, malgré les qualités dont ils témoignent.

Il lui a paru plus équitable d'encourager — tel est bien le but visé par l'attribution du prix — un talent nouveau.

C'est pourquoi il a accordé une grande attention à l'œuvre de BEN GENAUX (Ransart) : *Kegn* 42.

Instituteur à Pironchamps, humble village industriel des environs de Châtelet, Ben Genaux n'a pas voulu se borner à prendre connaissance de la circulaire ministérielle relative à l'utilisation du wallon dans l'enseignement primaire, puis à la classer avec la ferme résolution de ne plus y penser : il a préparé un recueil dont la lecture à haute voix en classe intéressera vivement ses jeunes élèves.

Ce milieu d'ouvriers et d'enfants d'ouvriers, qu'il évoque en ses récits, Genaux le connaît bien. Il éprouve pour son petit monde, une tendresse qu'il essaie de cacher sous un sourire gouailleur, que l'on sent parfois près des larmes.

Il a choisi, pour les croquer, quelques types qu'il peint tout simplement, sans aucun procédé littéraire.

La quinzaine de croquis que contient le volume, dépouillés de littérature au sens péjoratif du mot, ont l'air, tant ils sont naturels, d'être dessinés au courant de la plume. Nous entendons par là qu'on ne sent à aucun moment l'effort ni la recherche. C'est donc bel et bien un éloge

que nous en faisons, et un éloge qui n'a pas souvent l'occasion d'être décerné.

De l'ensemble se dégage une impression de dévouement, de résignation à l'exercice d'une profession qui n'est pas gaie tous les jours, mais qui a ses consolations.

Genaux, dans ses moments de découragement songe : « Il n'y a rien » de tel, alors, que de se secouer une bonne fois, et de consacrer toutes » ses forces à faire avancer les gamins d'un pas, trop heureux quand il » y en a un qui s'attaque résolument à la besogne, avec la vision claire » du poteau d'arrivée ».

Peut-être reprochera-t-on également à Genaux de n'avoir pas suffisamment étoffé son œuvre ? Ce reproche est cependant beaucoup moins mérité pour lui.

Les qualités d'observation, de finesse, de sensibilité qui se révèlent dans *Kegn 42*, jointes aux qualités de style, à la richesse et à la pureté du dialecte, ont décidé le jury à la retenir pour l'attribution du prix.

Chacun des deux concurrents qui restent en lice représente un genre intéressant : l'un a pour lui la verve, la truculence d'une verve qui plonge ses racines dans le terroir le plus pur ; l'autre est un artiste plus affiné, qui a conçu une œuvre plus littéraire.

Le jury, après discussion des mérites des deux candidats, a classé première l'œuvre de Ben Genaux, par trois voix contre deux à celle de Delzenne.

Il a en conséquence l'honneur, Monsieur le Ministre, de vous proposer d'accorder le prix de prose pour la deuxième période 1938-1943, à M. Ben Genaux.

Le Secrétaire,
Edmond WARTIQUE.

Le Président,
Oscar GROJEAN.

Les Membres,
Jacques DUPONT. Georges TONDEUR.

Félix ROUSSEAU.

Bruxelles, le 12 mars 1945.

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

(Les publications de l'Académie sont en vente à « La Renaissance du Livre »,
12, Place du Petit Sablon, Bruxelles.)

Bulletin, t. I-XXII, 1922-1944.

Annuaire, 13 vol., 1928-1945.

Mémoires

Les Sources de « Bug Jargal » par Servais ETIENNE.

L'Originalité de Baudelaire, par Robert VIVIER.

Charles De Coster, par Joseph HANSE.

L'Influence du naturalisme français en Belgique, par Gustave VANWELKENHUYZEN

Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française, par Arsène SOREIL.

Les Etrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Motière, par
Marcel PAQUOT.

*Etude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean
de Haynin*, par Marthe BRONCKART.

La littérature et les médecins en France, par Georges DOUTREPONT.

Edmond Picard et le Réveil des Lettres belges, 1881-1898, par François VERMEULEN.

Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt, par Madeleine
REICHERT.

Les Légendes épiques carolingiennes dans l'Œuvre de Jean d'Outremeuse, par Louis
MICHEL.

La Théorie de l'art pour l'art chez les Ecrivains belges de 1830 à nos jours, par Robert
GILSOUL.

Le Parler de La Gleize, par Louis REMACLE.

Introduction à l'œuvre de Charles De Coster, par Léon-Louis SOSSET.

Les Proscrits du Coup d'Etat du 2 décembre 1851 en Belgique, par Georges DOUTRE-
PONT.

Fernand Severin. Le Poète et son Art, par Elie WILLAIME.

*Origines du Roman en France. L'évolution du sentiment romanesque jusqu'en
1240*, par Maurice WILMOTTE.

L'Esthétique de Georges Rodenbach, par Anny BODSON-THOMAS.

Le Vers moderne, par Lucien-Paul THOMAS.

Textes anciens

*Le Poème moral. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers
l'an 1200*. Edité par Alphonse BAYOT.

La Tragi-Comédie pastorale (1594) publiée avec une introduction et des notes par
Gustave CHARLIER.

Renaut de Beaujeu. Le Lai d'Ignaure ou Lai du Prisonnier. Edité par Rita LEJEUNE.

Médecinaire liégeois du XIII^e Siècle et Médecinaire namurois du XV^e (Manuscripts
815 et 2769 de Darmstadt). Edités par Jean HAUST.

Rééditions

Octave FIRMEZ. — *Jours de Solitude*. Edition du Centenaire, publiée avec une
introduction de Paul CHAMPAGNE, par G. CHARLIER.

JAMES VANDRUNEN. — *En Pays Wallon*.

Hector CHAINAYE. — *L'âme des choses*.

Charles DE SPRIMONT. — *La Rose et l'Epée*.

Edmond PICARD. — *L'Amiral*.

Louis BOUMAL. — *Œuvres* (publié par L. Christophe et M. Paquot).

Camille LEMONNIER. — *Paysages belges*. Choix de pages. Préface par Gustave
CHARLIER.